

L'auditoire

JOURNAL DES ÉTUDIANT-E-S DE LAUSANNE
Média de référence depuis 1982

Dossier

Serie's, demandez le programme

Parce que nous aussi, on peut faire une série télévisée à succès. Décryptage des codes.

page 4

Ex Cathedra

Le partenariat social sous la loupe

Crise oblige, L'auditoire interroge cette notion née il y a 100 ans.

page 3

Pol / Soc

Ruag prend son envol

Après le choix du Gripen par Berne, l'entreprise d'Emmen sort grande gagnante économique.

page 13

Sorge

Prix de la Sorge 2011

Premiers textes et interview des futurs auteurs romands.

page 15

Campus

Les effets de la mode sur Dorigny

Notre expert fashion décrypte les codes et les tissus des étudiant-e-s.

page 27

Culture

Le rap contre l'homophobie

Un artiste sort son micro et critique les discriminations.

page 29



Céline Brichet



L'information plutôt que l'autarcie

Dans le Regio Express de 17h24, celui qui quitte Lausanne pour rejoindre une heure plus tard le Nord vaudois, une jeune apprentie se coiffe ostensiblement dans le reflet de la vitre. Pull rose moulant, haute comme trois pommes, cheveux blonds taillés avec une délicatesse toute anglo-saxonne, ses parents ont dû avoir le bon goût de lui donner le prénom de Kelly ou de Cindy. Après deux ou trois photos d'elle-même, prises avec un smartphone, elle se replonge dans le *Ooops* qui attendait à côté de *Closer* sur la banquette. C'est un monde, mais qui ne se distingue pas par les centres d'intérêts, la formation ou encore moins la coupe de cheveux. La différence se marque aujourd'hui par l'information. Comment se priver des élections du Conseil fédéral? Si tout n'a pas basculé au sein de notre si bien huilé système politique, il y avait la question de l'arithmétique, de la fameuse concordance (à prononcer à la bourgeoise, en zurichois ou en patois de la Sarine), dont la simple définition a déchiré tout un échiquier politique. Rien n'a finalement changé. Mais le contraste entre la politique d'hier et celle des député-e-s de demain a signé la fin d'une époque. Et que dire de la préparation des partis aux élections cantonales? Le succès d'une écologiste a, lui, effectivement fait pencher la balance, mais à gauche. Et pour peut-être très peu de

temps, changer la routine cantonale. L'actualité a fait le plein des tourments boursiers européens, risquant sans cesse d'entraîner dans l'abîme les nations historiques. Même le pays qui a vu naître la démocratie. La Suisse s'est réveillée en découvrant la toute puissance d'une agence de notation, tandis que les Etats-Unis se livraient à un chantage diplomatique digne d'un autre âge auprès de nos instances policières.

Critiquer *Le Matin* et se jeter sur le *20 Minutes* dans le train

Plus de révolution héroïque pour faire rêver, si ce n'est celle qui fait face à un dirigeant indéboulonnable. Il y avait de quoi lire la presse. Ou à défaut se limiter aux concours de Noël. Tiens, Noël, qu'on découvre étonnement de circonstance dans les journaux. Pas de page «vivre» avec des recettes exubérantes. On garde la ligne, et surtout on serre les dents pour faire avec un budget de crise. Pour la première fois de mémoire d'étudiant-e, les clichés lumineux habituels font presque envie. Rien que les dernières semaines, la Suisse romande a prouvé qu'elle bénéficiait d'une presse d'une diversité et d'une richesse incroyables. Rien à voir avec

les médias régionaux d'outre-Jura. Et se limiter à dire que, de toute façon, tous les médias sont de gauche et disent la même chose, critiquer *Le Matin* et se jeter sur le *20 Minutes* dans les trains, serait d'une hypocrisie peu goûteuse. Résumer la position de tel ou tel canard à une simple orientation routière, c'est même nier la finesse des rouages qui ont fait l'actualité de ces derniers jours. Et mépriser du même coup les journalistes qui ont fait leur travail. Et pourtant on aura tout entendu. De refuser la lecture de la presse écrite sous prétexte qu'elle est trop complexe ou trop simple, jusqu'à entendre qu'elle ne s'intéresse pas aux bonnes choses ou trop à une autre. Qu'il faut s'informer par les médias étrangers sur internet. Ca fait bien dans une conversation de citer la *Gazette de l'Ouest écossais*... Dans le Regio Express, il est maintenant 18h et Kelly (ou Sandy) descend du train en décrochant son téléphone, mais toujours de la musique à l'autre oreille. *Closer* a été lu en sept minutes. Le quotidien gratuit d'à côté même pas autant. «Ouais tu sais Josh? Celui qui est trop beau? Je dois le voir ce soir genre ça va être dur, il y a aussi Oriane qui est dessus.» Et si, finalement, ce n'était pas elle qui avait raison. •

Erwan Le Bec

Sommaire

Ex Cathedra	page 03
Dossier	page 04
Politique / Société	page 10
Prix de la Sorge	page 15
FAE	page 19
Campus	page 22
Culture	page 28
Chien méchant	page 32

REMERCIEMENTS
ERWAN LE BEC, MARC AUGUIE, PRO OUIJA, TENU, LE COUP ENCORE UNE FOIS, IGOR PARATT, LE BERGER, JESUS, BREF ISMAEL POUR LA PAGE 4, HECTOR LE CASTOR.

L'AUDITORE

N° 206
BUREAU 149, BÂTIMENT INTERNEF
1015 LAUSANNE
T 021 692 25 90 - F 021 692 25 92
ÉDITEUR FAE
E AUDITORE@UNIL.CH
WWW.AUDITORE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
ISMAEL TALL, ALICE CHAU BRIAN FAVRE, SEVERINE CHAVE, CELINE BRICHET, MELANIE GLAYRE, CRISTINA EBERHARD, EMILIE MARTINI, ERWAN LE BEC, CAMILLE GOY, JULIEN BOCOQUET, STEFANO TORRES, ALICIA GAUDARD, ORIANE MAKOWKA, CLARE VAN DEN BROEK, CHLOE BRECHBUHL, SAMUEL ESTIER, BARBARA DELLVO, ELOISE ALLMANN, QUENTIN TONNERRE, MAXIME MELLINA, JELENA HARGINEN, ARIANE MERMOD, GREGOIRE VON BLON, EMILIE SENN, CLEMENT GRANDJEAN, VALENTINE ZENKER.

MAQUETTE
MARC AUGUIE

SECRÉTAIRE ADMINISTRATIVE ET COMPTABLE
PIERRE-ALAIN BLANC

CORRECTION
MARC AUGUIE

IMPRIMERIE
IMPRIMERIE SAINT PAUL

COMITÉ DE REDACTION
BRIAN FAVRE
RÉDACTION EN CHEF
EMILIE MARTINI, ERWAN LE BEC
DOSSIER
ISMAEL TALL
CAMPUS
EMILIE MARTINI, ERWAN LE BEC
BRIAN FAVRE
POLITIQUE - SOCIÉTÉ
EMILIE MARTINI, ERWAN LE BEC
FAE
JULIEN BOCOQUET
CULTURE
SEVERINE CHAVE
PHOTO
CELINE BRICHET

Petites bisbilles entre amis, le partenariat social suisse

A l'occasion du centième anniversaire du partenariat social, et situation de crise oblige, *L'auditoire* revient sur cette notion avec deux acteurs principaux de cette relation dans la région, le syndicat Unia et le Centre patronal vaudois.

Il y a 100 ans, les conventions collectives de travail étaient inscrites dans le Code des obligations. Plus encore, nous avons fêté, en 2007, 70 ans de paix du travail.

Selon l'historien Hans-Ulrich Jost, cité dans un article de Swissinfo.ch, «il y a toujours eu des grèves et la paix n'est pas un mythe, c'est une réalité du rapport de force entre syndicats et patronat, mais voulu par l'État». A ce propos, il est nécessaire de mentionner que ce partenariat social a été établi en période de lutte des classes. Les motivations de l'État pour soutenir ces accords apparaissent alors comme plutôt évidentes.

«La paix du travail est un des facteurs essentiels de la prospérité économique suisse. C'est un système assez particulier», nous déclare Jean-Hugues Busslinger, membre de la direction du Centre patronal à Paudex. Pour Ewald Ackermann, qui signe un article dans *l'événement syndical* du 14 décembre, journal publié par Unia, «Si l'on veut empêcher que les conditions de travail ne se dégradent, on doit disposer d'un cadre de référence, ce que les CCT (...) constituent idéalement». Deux visions donc, l'une comme manière d'assurer une certaine prospérité, l'autre axée principalement sur une protection des conditions de travail. Des intérêts différents, mais qui permettent, au final, à chacun d'y trouver son compte.

Un statut quo, typiquement suisse?

Pour Jean-Hugues Busslinger, il existe «quelques coups de canifs dans ce partenariat social», il cite par exemple le fait que les syndicats s'engagent pour faire passer une initiative sur le salaire minimum, et donc de passer par la loi. Selon ce dernier, cette action est une négation



Membre de l'Union Syndicale Suisse, Unia réunit les travailleurs-euses du secteur privé. Le Centre patronal Vaudois propose, quant à lui, différents services aux entreprises.

du partenariat social. A ce reproche, le syndicat répond dans la rubrique *Point de Mire*, signé par Jean-Claude Rennwald du 14 décembre du même journal cité plus haut. Il déclare ainsi qu'ils n'ont pas tout tort, mais qu'il existe des nuances à prendre en compte. En effet, il écrit que «la moitié des travailleuses et des travailleurs suisses ne sont pas au bénéfice d'une convention collective de travail (CCT)» et que «toutes les conventions collectives ne contiennent pas de clauses relatives aux salaires minimaux (...)».

Il semble alors que ces initiatives visent à combler un certain vide se trouvant dans le monde des CCT et d'obtenir une égalité de traitement pour tout le monde. En effet, si nous prenons l'exemple de Lausanne, il existe une convention collective de travail dans le commerce de détail, mais le but est d'étendre ces droits à tout le canton.

«Soit on réagit, soit on devient inexistant»



Et le gouvernement dans tout ça? Les deux parties s'accordent pour dire qu'il n'a en rien un rôle d'arbitre, et que la relation se construit entre deux contractants. Il peut intervenir, mais dans des cas isolés, notamment dans le cas de Novartis, où il s'agit également de la politique de la santé en général. Jean Kunz, secrétaire régional d'Unia Lausanne, nous précise : «Nous sommes face à un des plus grands groupes mondiaux, et il s'agit de l'avenir politique de la région, nous sommes donc dans une autre forme de relation».

Crise, grève, quelle situation aujourd'hui?

Pour Jean Kunz, la situation est décisive. Selon ce dernier, nous sommes dans «une phase où il y a beaucoup de remises en cause de ce partenariat». Il ajoute à propos des syndicats, «soit on réagit, soit on devient inexistant». A la question de savoir si les rapports sont en danger, Jean-Hugues Busslinger, au contraire, répond : «Je ne pense pas, le partenariat social tel qu'il est conçu est prévu pour traverser les crises». Le droit de grève est inscrit dans la Constitution, pourtant, il reste peu utilisé en Suisse. Pourquoi? Le

secrétaire régional d'Unia explique: «Quand on signe un accord, on renonce au droit de grève. Tant qu'on discute, il n'y en a pas besoin, c'est la réalité suisse». Ce droit est donc utilisé en dernier recours, lorsque les négociations n'ont pas abouti. Même son de cloche du côté du patronat.

En effet, selon le directeur du service politique, «la grève est conçue comme l'ultima ratio». Une façon de museler les syndicats? L'argument est réfuté, et par les syndicats eux-mêmes. «C'est une cartouche de force en Suisse, car on n'a pas besoin de faire des mois entiers de grève pour se faire entendre», affirme Jean Kunz.

Mais alors, en cas de crise, que peuvent faire les syndicats? Le secrétaire régional d'Unia confie, «nous n'avons pas la prétention de dire qu'en cas de crise économique de la communauté européenne, les syndicats vont empêcher les licenciements, mais nous pouvons anticiper au niveau de la politique économique, par exemple en proposant le taux plancher d'1 franc 40 pour un euro». Il va même plus loin, en affirmant qu'il est possible de créer plus d'emplois chez Novartis, notamment pour augmenter le rendement. Mais selon lui, il faut regarder ailleurs. «La crise, si elle arrive, sera dans le commerce de détail, et bien sûr, l'industrie d'exportation.» Le nouveau défi est apparemment dans le premier domaine. Un nouveau secteur, pour lequel la construction syndicale est à ses débuts.

Emilie Martini



How I Met Your Séries

Dossier

Qu'elles soient américaines, françaises ou même suisses, elles nous occupent pendant plusieurs heures par semaine ou nous permettent encore de passer en bonne compagnie les longs trajets en train ou les pauses entre deux cours. Qui ça? Les séries télé bien sûr!

Le regard posé, l'œil froid et moqueur, ils posent droit comme des i, respirant une confiance absolue, l'air de vouloir dire au téléspectateur: «contemple, ô simple mortel, l'œuvre à laquelle tu vas assister!». Ils partagent l'affiche de la dernière série à la mode, qui sont-ils? Les héros du petit écran, qui illuminent, chaque semaine à la même heure, par leur vie trépidante et aventureuse votre quotidien, lui, fade et sans éclat. *24 Heures Chrono*, *Dexter*, *Dr House*, *Gossip Girl*, *Weeds*, *Desperate Housewives*, *Bones*, *Esprits criminels*, *NCIS*, *Lost*, *Grey's Anatomy*, *Californication*, *Rome*, *Scrubs*, *Les Experts: Las Vegas/Miami/Manhattan*, *The Mentalist*, *Game of Thrones*, mais aussi *T'es pas la seule!*, *10*, ou encore *Crom* (si, si!) et dans un genre nouveau Bref, ainsi que toutes les mini-séries faisant fureur sur le web. Nous sommes entourés de séries TV. Impossible d'y échapper. L'auditoire ne pouvait pas passer à côté d'un aspect qui, finalement, fait entièrement partie de notre vie. On pourrait discuter longuement des séries, tant elles se déclinent en formats et contenus variés. D'une société ou d'une époque à l'autre, elles reflètent les modes de pensée et les codes propres à leur environnement culturel. C'est le cas des séries d'enquête, dont la figure du policier a constamment évolué, passant du détective raisonné à l'expert caché derrière le savoir technologique (page 7). A ce propos, l'hégémonie des séries américaines n'est plus à démontrer. Diablenement efficaces, drôles ou originales, elles sont toutefois en grande partie le symbole d'une véritable industrie culturelle – et de plus en plus puissante, au vu des moyens mis en œuvre dépassant ceux du cinéma. De ce fait, on assiste à une convergence vers une esthétique et des référentiels uniformes. Les séries américaines, de simples coquilles vides? A voir en page 5.



Céline Brichet

C'est intéressant de dépasser les habituels ogres télévisuels et partir à la découverte de la production locale: oui, les séries suisses existent. Un tour d'horizon culturel en page 9 prouve que la Suisse romande a elle aussi des choses à dire. Evidemment, en tant que journal universitaire, nous nous devons de connaître les goûts des étudiant-e-s, grand-e-s amateurs/trices de séries. D'autant plus que le réseau de l'Unil permet les téléchargements à des vitesses folles... Page 6. Enfin, finies les séries qui rassemblaient régulièrement les masses devant leur poste.

Aujourd'hui, accessibles partout grâce aux ordinateurs portables et même aux smartphones, on ne les dévore qu'encore plus. Surtout lorsqu'elles ont un format de moins de deux minutes, à l'instar de Bref et consorts (page 8). Production culturelle passionnante, les séries intéressent à présent le monde académique, qui a longtemps boudé le domaine, lui-même dénigré par les critiques. Fini le statut de sous-genre, elles ont à présent la même légitimité que ce que nous offre le cinéma. •

Ismaël Tall

Grand et petit écran, représentations convenues

Ces dernières années, les séries se sont imposées par leur format, leur rapidité d'ingestion et de digestion. Aux côtés d'un certain cinéma, elles sont devenues incontournables. Mais entre relaxation rapide durant une pause, soirée d'overdose à coup de saisons entières ou blockbusters répétitifs, ne regardons-nous pas toujours la même chose?

On admet bien facilement aujourd'hui que le cinéma américain, dit «dominant», véhicule une psyché globalisante qui, de Taïwan à Bombay, en passant par Paris et Mogadiscio, se retrouve et s'assimile comme une culture mondiale que d'aucuns décrivent comme aseptisée. Cette proposition semble aujourd'hui dépassée, si l'on ne prend pas en compte le phénomène des séries en provenance du pays de l'oncle Sam. Comme le rappelle Alain Boillat, professeur en cinéma à l'Unil, «le débat sur la «spécificité» de chaque médium a fait son temps». Il apparaît ainsi qu'«auprès de la plupart des cinéphiles, les séries TV ont acquis leurs lettres de noblesse, et que cette légitimation vaut aussi pour les universités. On mettra ainsi plus volontiers *Les Soprano* en couverture d'un ouvrage d'analyse filmique – tel celui de Beylot chez Armand Colin – plutôt qu'une image extraite d'un film d'Orson Welles comme on l'aurait fait jusqu'aux années 1980».

Un couple indissociable

Ainsi, difficile aujourd'hui de démêler la relation tissée entre la frange du cinéma dit de masse, et les séries qui, par nature, possèdent cette même vocation de divertissement populaire. Comme le rappelle Jean-Pierre Esquenazi dans son livre *Les séries télévisées, l'avenir du cinéma*: «la télévision poursuit une longue tradition de la culture populaire américaine, qui depuis ses origines a été un instrument essentiel de l'expression des idées de gauche comme de droite [...]. Après le cinéma, la bande dessinée, le roman de science-fiction, le policier, etc., la télévision a bien naturellement suivi ce chemin.» Outre cette similitude quant à la vocation de catharsis populaire, les ressemblances entre cinéma et séries sont également formelles,



Les fameux gobelets rouges. Un code comme un autre qui fait aujourd'hui partie du décors.

comme le rappelle Alain Boillat. «Séries TV et films de cinéma (qui, eux aussi, peuvent se regarder sur le petit écran, voire par fragments lorsqu'ils sont consommés sur support enregistré) ne se distinguent en rien: les pratiques des séries ambitieuses (et aujourd'hui presque aussi coûteuses – sinon plus – qu'un film hollywoodien) sont similaires à celles du cinéma, qu'il s'agisse du jeu d'acteur, de la prise de vues ou du montage. On y observe les mêmes procédés visant à assurer la continuité du montage et du récit, à maximiser l'identification aux personnages et à gommer la présence matérielle du médium.» Quant à notre œil de spectateur-trice, il ne peut être que rassuré, car même les séries que l'on croit innovantes «s'inscrivent dans une tradition de genres cinématographiques: le péplum pour *Rome*, le western pour *Deadwood*, et réactualisent certains procédés de la période classique: le split screen téléphonique dans *24 Heures Chrono*, la voix-over dans *Desperate Housewives*.»

Les dessous de l'image

Ce mimétisme formel ne va pas sans poser la question de l'idéologie

sous-jacente ainsi véhiculée. Mais parler de l'imagerie sortie des studios comme miroir d'une société américaine mondiale revient à une discussion de café. La problématique de l'idéologie devient fondamentalement perverse – et intéressante – lorsqu'elle échappe au contrôle conscient. Et ainsi l'imagerie, loin d'attester d'une uniformisation des comportements réels, trahit plutôt leur nature de coquille vide.

Se confronter au vide

Car nombreux sont ces éléments qui sont entrés dans notre réseau symbolique commun: ces sachets en papiers brun qui renferment tour à tour les courses du bachelor new-yorkais typique et la bouteille de bourbon du poivrot de Central Park; ces gobelets rouges, indissociables de l'esprit *spring break*... D'un point de vue européen, on peut sourire à cette énumération qui semble anecdotique. Mais c'est là que débute peut-être la perversion, en cela que ces éléments sont vrais dans le référentiel américain. A tel point qu'il est

légitime de se demander si l'*american way of life* (en tant que mode de vie effectif) est encore au fondement de sa représentation dans les séries. En d'autres termes, si ces dernières, tout comme le cinéma dominant, n'entretiennent pas un ordre symbolique auto-référencé, inepte et creux, «c'est qu'idéologiquement il existe un niveau en profondeur où toutes les séries d'une même époque se ressemblent, ne serait-ce que parce que la conjoncture, marquée par un capitalisme financier à la dérive, empêche toute défense d'un projet social «positif» au sein du système, même pour la forme».

Ce niveau de «profondeur» dont parle le sociologue David Buxton dans un de ses ouvrages n'est pas celui des personnages et de leurs méandres psychologiques (aussi intéressants qu'ils puissent être) mais celle de la représentation elle-même. En somme, les séries ne sont pas révélatrices d'une vérité, d'un ordre social donné, mais trahissent notre rapport au réel et à ce présumé ordre social indépassable. Le plus difficile dans ce flux continu n'est pas de critiquer ce qui est représenté, mais de s'en extraire; non plus de dénoncer la réalité représentée, mais se confronter au vide qui la sous-tend. Et quand la fiction devient révélatrice de notre réalité, on remercie Denny Crane, avocat chez Crane, Pool and Schmidt dans la série *Boston legal*, parlant ainsi de la défense de son client: «I wanna grab the public's attention. The story. Character. Narrative. We have to create our own reality. You! Young punk. You must know computers. Set up a website, one of those blobs. Justice for Russell Blayney! And you, Denise, you'll be my second. You look good on camera.» •

Brian Favre



Quelle place pour les séries TV chez les étudiant-e-s?

Désintéressé-e-s, opportunistes ou inconditonné-le-s des séries télévisées, les étudiant-e-s de l'Unil n'échappent pas à ce phénomène de société. Enquête de *L'auditoire* pour décrypter quelques tendances.

Longtemps considérées comme le parent pauvre du cinéma, les séries télévisées ont commencé depuis quelques années à investir les champs de recherche universitaires. Les différentes études à ce sujet, qu'elles portent sur une série ou sur un personnage en particulier, qu'elles analysent de manière transversale les rapports de sexe ou l'image de l'Homme, ou encore qu'elles soulèvent des questions d'ordre éthique, voire métaphysique, attestent toutes d'un intérêt croissant du monde académique pour ce qui est désormais devenu un phénomène de société.

Les étudiant-e-s de l'Unil, tou-te-s accros?

Si l'Université de Lausanne ne compte pas (encore?) d'expert-e-s dans le domaine des séries télévisées, *L'auditoire* a voulu savoir dans quelle mesure cet engouement atteint les étudiant-e-s. Un petit tour sur la terrasse de l'Anthropole, par une douce après-midi de novembre, s'est avéré fort instructif à ce propos! Bien que l'échantillon des personnes rencontrées ne soit de loin pas représentatif, il permet néanmoins de dégager quelques tendances. De manière générale, on peut distinguer trois positions différentes dans le rapport des étudiant-e-s aux séries télé. Il y a d'abord les «désintéressé-e-s», à savoir celles et ceux qui ont mieux à faire que de regarder la télé, et si déjà ils/elles la regardent, ils/elles préfèrent mettre ce moment de détente à profit et regarder quelque chose d'intellectuellement plus stimulant que des séries. Ensuite, on retrouve les «opportunistes», qui regardent essentiellement des séries télé pour se changer les idées, peu importe ce sur quoi ils/elles tombent. Et si certaines séries leur plaisent davantage que d'autres, il ne leur viendrait jamais à l'idée de renoncer

à un apéro pour ne pas manquer un épisode! Et finalement les «inconditionnel-le-s», qui ont leurs séries fétiches et les suivent de manière plus qu'assidue...

L'hégémonie incontestée des séries américaines

Alors, quelles sont donc ces séries qui font vibrer les étudiant-e-s de l'Unil? Le florilège est impressionnant, allant des Tudor à Californication, en passant par *Grey's Anatomy*, *Dr House*, *Bones*, *The Good Wife*, *Vampire Diaries*, *The Big Bang Theory*, *Les Frères Scott*, *How I Met Your Mother*, *NCIS*, *Gossip Girl*, et on en passe! Force est de constater que dans le cœur des étudiant-e-s, les séries américaines détiennent clairement le monopole. Quelques valeureux/euses ont bien admis avoir

temps, mais dont on a finalement «vite fait le tour»...

L'ordinateur en passe de détrôner la télévision?

Le décalage entre ce que nous avons constaté sur le campus et les analyses d'audience de la TSR (voir encadré) s'explique avant tout par le mode de visionnement. En effet, quelques nostalgiques affectionnent encore de regarder leurs séries préférées à la télévision: il y a l'aspect rituel du rendez-vous hebdomadaire avec des personnages désormais familiers, mais également la possibilité d'enregistrer lorsqu'on n'est pas à la maison. Mais bien d'autres trouvent l'ordinateur plus flexible, comme certain-e-s «inconditionnel-le-s» pour qui la contrainte d'un nombre limité d'épisodes, à une

pour les séries policières; en lettres, on entrainera son anglais en regardant *Desperate Housewives* en version originale; ou, comme ce docteur en psychologie, on s'interrogera sur la validité scientifique de *Lie to me*, *The Mentalist* ou *Esprits criminels*. Car qu'elles nous troublent ou nous fassent hurler de rire, qu'on les aime pour leur cynisme ou pour leurs paillettes, les séries sont surtout un moyen de se changer les idées. Doit-on en conclure que le regard académique sur ce phénomène de société a encore du chemin à faire pour gagner en légitimité? •

Barbara Dellwo



Entre le *Dr. House* et les *Desperate Housewives*, la concurrence est sévère!

tenté *Plus belle la vie*, rien n'y fit! Et en tête de peloton, nous retrouvons l'incontournable *Desperate Housewives*, plébiscité par les filles comme les garçons. Alors que la plupart des étudiant-e-s interrogé-e-s admettent que la série est trop caricaturale et jusqu'au-boutiste, ils/elles avouent qu'elle les a longtemps tenu-e-s en haleine... avant d'être lassé-e-s par tous ces meurtres et intrigues à répétition! Il en va de même pour les séries policières du type *Les Experts*, grands absents du palmarès estudiantin, qui en ont séduit certain-e-s dans les premiers

heure déterminée de surcroît, est insupportable! Ils/elles auront donc plus facilement recours au streaming, voire au téléchargement – sans toutefois abuser de la connexion haut-débit de l'Unil. Par contre, si l'usage de l'ordinateur est fréquent, personne n'a encore poussé le vice jusqu'à visionner ses séries fétiches sur son smartphone!

Finalement, quel que soit leur rapport aux séries télé, les étudiant-e-s ne font qu'un lien superficiel entre celles-ci et leur domaine d'études: en droit, on avancera un intérêt juridique

Séries TV : le palmarès 2011 de TSR1

1. Les Experts
2. Les Experts Manhattan
3. soeurthérèse.com
4. Joséphine, ange gardien
5. Les Experts Miami
6. Grey's Anatomy (22h40)
7. NCIS : enquêtes spéciales (21h)
8. Camping Paradis
9. Père et maire
10. Clem !
11. NCIS : enquêtes spéciales (22h)
12. Les Experts Miami (22h)
13. Desperate Housewives (22h45)
14. Esprits Criminels (22h)
14. Esprits Criminels (21h)

A noter que la série *Dr House* n'a pas été prise en compte en raison d'une pause entre deux saisons, mais il s'agit d'une des séries qui marche le plus.

B.W. (Source TSR)

Policiers d'un temps nouveau, où la canne de Sherlock devient robot

Les séries policières, un classique ancestral! La fascination pour ce maintien de l'ordre, ce combat acharné contre le Mal s'est emparée de bien des âmes déjà. Pourtant, un regain d'intérêt fait rage depuis quelques années derrière les écrans. Quelle est cette figure du policier qui séduit tant?

«T'as pas besoin de réfléchir, tu rentres chez toi, tu te poses et allumes la télé pour reposer ton cerveau avec quelques épisodes de *NCIS* avant de replonger dans un pavé de Racine», me confie Fabien (nom fictif), un étudiant de l'Université de Lausanne. La série est simple d'accès, elle divise le monde entre les gentil-le-s et les méchant-e-s, de telle sorte que sans aucun conflit cervical, ce monde manichéen s'impose au public. Mais pourquoi pas *Sous le soleil* ou *Plus belle la vie*? Elles aussi seraient des «pièces d'orfèvrerie uniques» qui en passionnent plus d'un. Elles ne battent cependant pas le record ni l'étendue en visibilité du phénomène policier: *NCIS*, *Les Experts*, *Esprits criminels* et j'en passe. Tant de séries qui foisonnent, se multiplient, copulent et fleurissent sur nos écrans depuis quelques années et ce dans la continuité d'une longue tradition. Cet engouement n'est en effet pas récent, comme le témoigne le succès des figures telles que *Colombo*, *Sherlock Holmes*, *Derrick* ou *Miss Marple*. Les descendant-e-s actuel-le-s de ceux-ci/celles-ci proposent toutefois une logique différente, et cette nouvelle figure-type s'est octroyée une place de choix à la télévision. Quelle transformation le personnage central de ces intrigues policières a-t-il subi et pourquoi ces dernières fascinent-elles le public?

La figure du policier à travers les âges

Dans sa figure traditionnelle, l'inspecteur/trice était un individu en marge de la société, qui «par amour de la Vérité était capable de transgresser l'ordre institutionnel», comme le relève Laurence Kaufmann, professeure de sociologie à l'Université de Lausanne. L'individu doté de ses capacités était placé au centre même de l'action héroïque de



Il est fini le temps où le policier résolvait ses crimes par sa simple jugeotte.

mainteneur de l'ordre, lequel relevait de la sphère morale, d'un idéal de la vérité, à côté duquel les institutions normatives – dont les lois – ne faisaient pas le poids. Le raisonnement y était avant tout valorisé. Ce type de figure est toujours présent dans certaines séries policières actuelles – mais que *The Mentalist* ou *Monk* – mais ne constitue de loin pas la majorité.

Une peur face à un risque incontrôlable

L'exemple le plus frappant de la nouvelle forme d'enquêteur/trice est représentée dans la série *Les Experts*, laquelle, sous ses trois formes, met en scène non plus un inspecteur marginal, mais une équipe entière intégrée au système officiel d'ordre. Au sein de cette équipe règne, comme le relève la sociologue, une division du travail poussée à son stade extrême où chaque individu, privé de toute vue d'ensemble, s'acharne dans sa parcelle de spécialisation. L'esprit de déduction, la

force rationnelle de l'esprit humain, est désormais recalée au rang d'élément à neutraliser car potentiellement source d'erreur, de faiblesse et d'arbitraire indésirable. La vérité est alors recherchée à travers la technologie, de telle sorte qu'est laissée à la réflexion humaine le moins de marge de manœuvre possible. Une nouvelle réalité de la division du travail qui n'est pas nouvelle, mais qui, à travers l'émergence des nouvelles séries policières, est extrêmement valorisée. Ceci met en exergue non plus une confiance dans les capacités humaines, mais plutôt un doute face à ces dernières. *Les Experts* seraient en conséquence la matérialisation d'un sentiment de peur de la société actuelle – sentiment que l'on ne peut plus combattre en s'appuyant sur les capacités intellectuelles humaines mais à travers une extension technologique de ces dernières qui, elles, seraient infaillibles. •



La visibilité policière

La série policière jouit de nos jours d'une grande visibilité. Une de ses nombreuses variantes est présente à l'écran en moyenne six jours sur sept en heure de grande audience, c'est à dire en début de soirée, vers 21h. Mais en plus de cette omniprésence à l'écran, elle a tendance à s'infiltrer dans notre quotidien à travers différents aspects. Dans le but de jouir de cette appréciation positive du phénomène policier, différentes publicités reprennent son style général. Le site internet de l'administration vaudoise utilise par exemple l'image de la série policière pour introduire une présentation des métiers tels que criminalistes ou criminologues et les valoriser. Le site voit dans les séries télévisées actuelles un élargissement de la figure du héros et postule dans cet ordre la volonté croissante des téléspectateurs/trices d'embrasser les métiers de leurs nouvelles «idoles».

Une omniprésence du monde policier est en effet ressentie. Cette dernière atteste de la présence réelle de préoccupations dans l'imaginaire «occidental» actuel au sujet d'un ordre rompu. Toutefois, la dimension médiatique que ce phénomène policier actuel tend à adopter n'est pas à négliger. Car, comme le relève justement Olivier Voirol, professeur de sociologie à l'Université de Lausanne, la série policière crée elle-même la peur contre laquelle elle prétend combattre. La question alors se pose: qui de l'œuf ou de la poule fut l'origine de l'autre? •



Bref, les mini-séries ont la cote auprès des jeunes

Le concept des mini-séries a provoqué, ces derniers mois, une véritable déferlante médiatique sur le Net et les réseaux sociaux. Retour sur l'explication d'un phénomène devenu porte-parole d'une génération.

Norman, Hugo, Cyprien ou encore Kyan Khojandi, incontournable comédien de la série *Bref*, autant de noms qui semblent séduire toute une génération par leurs vidéos humoristiques où la banalité du quotidien sert de prétexte à l'autodérision.

Le principe efficace de ces mini-séries consiste à mettre en scène, dans un quasi-monologue et en quelques minutes, l'épisode anodin de la vie d'un adolescent immature qui se sent opprimé dans l'étau des générations qui l'ont précédé et de celles qui suivront.

Plongé dans une société dont les normes s'opposent diamétralement à ses propres idéaux, le personnage raconte, à travers ses déboires et ses galères, sa vie qui n'est plus celle d'un

adolescent et pas encore réellement celle d'un adulte.

Ambassadeurs de la génération digitale

L'omniprésence symptomatique de l'identité masculine dans ces mini-séries fait naître un enjeu teinté de misogynie pour nos héros du quotidien, qui se doivent de lutter constamment pour éviter que leur virilité ne leur échappe et pour ne pas perdre la face dans une société qui n'apprécie que moyennement le goût pour l'oisiveté et la luxure. La génération Y, dite «du numérique», regroupe les personnes aujourd'hui âgées de 20 à 30 ans, catégorie à laquelle appartiennent ces héros de l'ordinaire. Cette génération expose à travers ce genre filmé le

calvaire de son existence, qui se personnifie dans ses amours déçus ou fantasmés, et dont le rapport subversif à l'emploi en fait la cible de la critique. «Je n'ai ni patron ni consignes. Le Net est une arme de destruction massive. C'est grâce à lui que ma génération a réussi à s'imposer», n'hésite pas à déclarer Norman Thavaud, auteur de *Norman fait des vidéos*, interviewé dans *L'Express*. Née avec le gène du Tetris et celui du Pacman, cette jeunesse aujourd'hui orpheline et nostalgique de son enfance se rassemble aujourd'hui sur le Net et les réseaux sociaux, sous la bannière de son passé commun et de sa vie actuelle, rythmée par les études, les petits boulots et les soirées déjantées. Selon Gianni Haver, sociologue de l'image et

professeur à l'Unil, le succès de ces mini-séries réside également dans leur format intéressant: «il permet à la production européenne d'atteindre un niveau supérieur, semblable à la qualité de production américaine, ce qui n'est pas le cas de séries plus longues. De plus, ce format familial se prête parfaitement à une deuxième vie sur Internet, à un partage entre amis.» Cette génération, qui semble se retrouver dans le récit de ces mini-séries, est aussi celle que l'on peut observer chaque jour dans un auditoire de l'Unil ou de l'EPFL, profitant d'une pause bien méritée pour visionner le dernier épisode de *Bref*, et s'esclaffer tant cette fiction semble appartenir à sa réalité. •

Quentin Tonnerre

GIF ME iPhone

iPhone 4 POUR SEULEMENT CHF 99.-*

iPhone 3GS POUR SEULEMENT CHF 1.-**

12 MOIS DE CONTRAT

iPhone 3GS

iPhone 4

GIF ME MORE

SUNRISE.CH/MTV

POUR TOUS LES MOINS DE 26 ANS

SMS, MMS SURF APPELS VERS SUNRISE MOBILE ILLIMITÉS

MTV MOBILE NEXT POUR SEULEMENT CHF 29.- PAR MOIS

mobile

Sunrise

* iPhone 4 (16GB) pour CHF 99.- au lieu de CHF 399.- sans abonnement mobile. Pour toute nouvelle inscription à MTV mobile, 24 mois.
** iPhone 3GS pour CHF 1.- au lieu de CHF 499.- sans abonnement mobile. Pour toute nouvelle inscription à MTV mobile, 24 mois.
Ces offres sont de CHF 99.- sans contrat. Lisez les conditions.

Malgré la concurrence, les séries suisses existent

Malgré un engouement certain des Suisses et des Suissesses pour les séries américaines, des fictions purement helvétiques naissent et tentent de survivre dans un monde cruellement hollywoodien. Panorama.

Lorsque l'on regarde la programmation de la TSR, on est forcé de constater que les séries américaines dominent plus que largement le visuel. Mais derrière cette barrière hollywoodienne, on retrouve quelques scénarios exclusivement suisses. La TSR assure que ces dernières années, les séries de fictions romandes diffusées sur sa chaîne ont rencontré du succès. Fort de ce constat, de toutes nouvelles fictions helvétiques sont actuellement lancées. Elles se nomment *Complications* et *Crom*. Parmi les plus anciennes, on retrouve la série *10* ou *T'es pas la seule*.

Série locale au Locle

Depuis juillet, c'est dans la ville du Locle que *Complications* est en train de naître. Ce polar fantastique met en scène de nombreuses autres comédien-ne-s suisses romandes dont un Frédéric Recrosio sérieux, pour une fois, et une Québécoise, Catherine Renaud. L'histoire tourne autour du monde très fermé de l'horlogerie de luxe. «Le Locle en proie à des phénomènes paranormaux et le monde horloger secoué par une vague de meurtres.» Voilà comment la TSR décrit la série. Quant à Frédéric Recrosio, il avoue avoir pour mission de faire le minimum de blagues, rôle d'horloger sérieux oblige. Sept épisodes de 48 minutes ont été tournés pour l'instant. La diffusion est prévue pour l'automne 2012. Succès ou non, à suivre.

Les séries romandes ont rencontré du succès

La CAB Productions, basée à Lausanne, sortira avec le soutien de la TSR une autre série locale le 14 janvier prochain à 20h05. Elle se

nomme *Crom*, ou plutôt Centre recyclage ordures ménagères. Derrière ce nom peu charmant, se cache en réalité l'histoire banale mais prenante et émouvante d'un éboueur, Oscar, qui se fait larguer par une épouse lassée d'une vie sans surprise. Une série familiale autour des ordures, des stagiaires indomptables et des patronne-s exigeant-e-s. Dans le rôle principal, Roland Vouilloz, accompagné de Marina Golovine et d'une certaine Julia Perazzini, vue au cinéma en 2009 dans *Toulouse*.

Les séries qui font sensation

Prix de la meilleure série prime time 2010, *10* est déjà passée à la télévision. Produite par Light Night Production et la TSR, elle raconte l'histoire de 10 personnes qui se retrouvent autour d'une table de poker, le soir du réveillon, à Genève. Loin d'une partie entre ami-e-s, l'argent, les voleurs/euses, le mensonge et le bluff font la force de son intrigue. Dix comédien-ne-s suisses romand-e-s ou suisses allemand-e-s



Les soutiens monétaires

Depuis 2008, la RTS a mis en place une nouvelle politique de développement et de production de fiction sérieuse originale. Elle a décidé de collaborer rigoureusement avec les milieux de la production audiovisuelle indépendante, telle que la CAB production par exemple. Celle-ci produit et exécute des long-métrages, des court-métrages et des documentaires dans son siège lausannois. Ces séries purement helvétiques font dorénavant partie du pacte de l'audiovisuel, réservé jusque-là au cinéma suisse. Cet engagement offre d'admirables possibilités aux productions indépendantes et ouvre surtout la porte à de nouvelles sources de financement. L'Office fédéral de la culture, ou encore le Fonds REGIO, sont dorénavant les mécènes parmi d'autres des séries suisses.

Des chiffres? La SSR, Société suisse de radiodiffusion et télévision, a investi en 2011 dans la sphère du pacte de l'audiovisuel pas moins de 22,3 millions de francs. Depuis 1998, 1000 films, téléfilms et courts métrages ont été produits grâce à un financement de départ s'élevant à 200 millions de francs. Notez que le cinéma suisse bénéficie toujours, pour l'instant, du plus fort soutien financier, loin devant les séries télévisuelles.



Malgré la déferlante américaine dans les séries TV, la Suisse romande se bouge elle aussi.

se partagent l'affiche tel que Martin Rapold, alémanique d'origine, qui joue un Neuchâtelois dans la série. Cette série ne se trouve actuellement plus sur les programmes de la TSR. Pour la voir, il faut passer par internet. Avis aux amateurs de sensations.

C'est la pimpante et quelque peu pimbèche Elodie Frenck, qui donne le ton à la série *T'es pas la seule*. Connue pour des passages à la

télévision française dans *Femmes de lois*, ou encore *Avocats & associés*, cette franco-helvético-péruvienne campe le rôle d'une top model. Mais elle n'est que la sœur du rôle principal, donné à Isabelle Caillat. Cette dernière incarne une jeune mère citadine, dont la vie va être bouleversée lorsqu'elle hérite du vignoble de sa tante excentrique. Nominée à cinq reprises au Festival international de télévision de Monte-Carlo en juin, la série produite par Rita Productions a su charmer par son humour.

Le monde télévisuel suisse nous propose et nous promet plusieurs séries romandes bien fournies. Plongées au cœur du patrimoine suisse, soit dans les vignes, soit dans l'horlogerie, elles semblent attirer un certain public. Comme nous pouvons le voir (encadré), la RTS (Radio télévision suisse) n'est pas des moindres dans le soutien à leur développement. Loin des avalanches américaines, elles se font pour l'instant encore très discrètes. Il ne tient qu'à vous de les découvrir. •

Emilie Senn



Ruag, ce géant de l'armement qui fait planer le doute sur le nouvel avion de chasse suédois

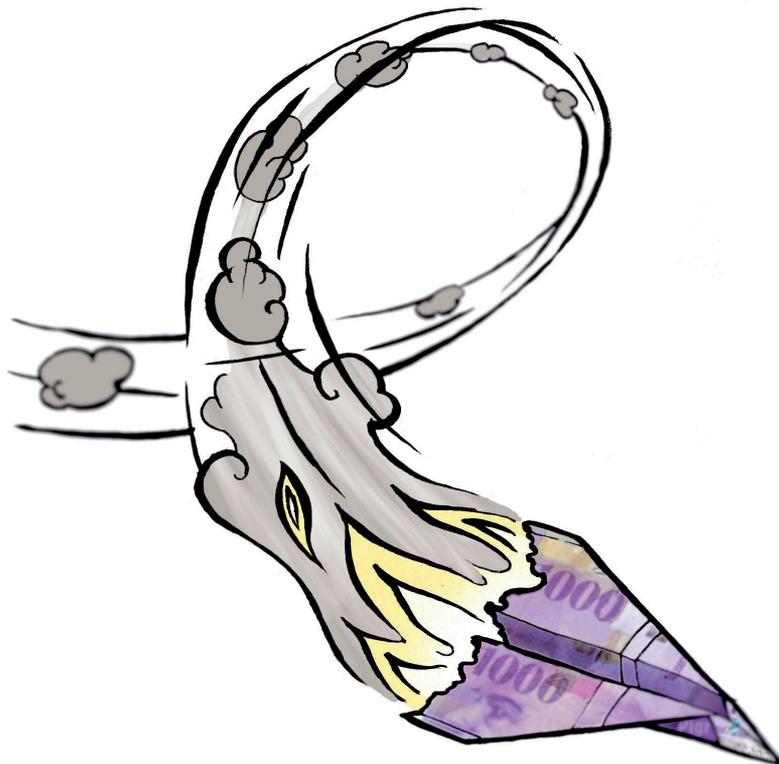
La polémique enfle après la décision du Conseil fédéral de remplacer ses Tiger F5 par le dernier-né du constructeur suédois Saab. Un choix qui ne contente personne parmi les militaires et les politiques. Sauf Ruag, entreprise appartenant à la confédération.

Après l'achat de 57 Mirages III en 1964 (pour 1,5 milliards), celui de 110 Tiger F5 en 1976 et 1978 (pour un peu moins de 2 milliards), et l'acquisition de 34 FA-18 en 1994 pour 3,5 milliards, le ministère suisse de la défense devient un habitué des épisodes mouvementés et des affaires touchant la politique d'achat de la Confédération: moyens démesurés qu'Armasuisse investit pour les milieux économique, etc. Bref, les reproches habituelles.

Des mois de lobbying intense autour de la coupole fédérale ont finalement portés leurs fruits. Sur les trois entreprises en lice pour le plus gros contrat militaire helvétique de cette décennie. Saab, constructeur suédois du Gripen, a finalement devancé le français Dassault et le consortium européen EADS, en empochant un peu plus de 3 milliards. Les enjeux étaient de taille pour les géants européens, le département aviation de Saab a vu son espérance de vie remise en question par le gouvernement suédois, tandis que Dassault tentait désespérément de rentabiliser son Rafale (98 millions d'euros-pièce). En Suisse, les milieux économiques se sont surtout passionnés pour les fameuses «affaires compensatoires» qui doivent compenser 100% du contrat. L'industrie suisse doit ainsi obtenir en retour plusieurs mandats de la part de Saab, comme le montage de l'appareil ou des commandes de pièces diverses.

Emmen, grand gagnant

Une manne inestimable pour la place. Le choix du département d'Ueli Maurer s'est porté sur le Gripen «Nouvelle génération», un avion modernisé dont un seul prototype vole depuis 2008. Et avant le tarmac, tout reste donc à monter, concrétiser, finaliser autour des usines helvétiques spécialisées. Seul hic, Ruag, principal fournisseur



de la Confédération en matière d'équipement aéronautique, qui doit effectuer à lui seul l'essentiel des travaux autour d'Emmen, son aéroport d'attache en Suisse centrale. Du coup, côté romand, la part des commandes fond à 400 millions. «On nous a pourtant d'avance garanti 30% des compensations, mais il y a un danger, car tout n'existe que sur le papier», relève Giovanni Giunta, Secrétaire général du Groupement romand pour le matériel de défense et de sécurité. Les craintes sont aussi partagées chez les politiques vaudois. «Le canton espère que la Confédération veille au respect de la répartition dans les règles des affaires compensatoires», commente le porte-parole du conseiller d'Etat Philippe Leuba.

La Confédération est l'unique

actionnaire de Ruag. Un géant de l'armement étatique, avec assez de marge de manœuvre pour se hisser parmi les meilleures maisons du milieu aéronautique.

Une filiale de Saab avait déjà été rachetée en 2008.

Entre les lignes, les critiques fusent sur le choix d'Ueli Maurer, qui aurait fait le choix de l'économie, dans les deux sens du terme. Pour certain-es parlementaires, on aurait mieux fait de se tourner vers le Rafale français, qui avait les faveurs des militaires. «On aurait eu des transferts de technologies et des coopérations plus intéressantes, commente Guy



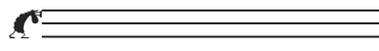
Les antimilitaristes envisagent une initiative populaire

Ueli Maurer devait repousser l'opération jusqu'en 2015, en attendant des finances plus sereines. Il a, depuis, fait marche arrière suite aux pressions parlementaires. Pour le GsSA, et notamment son porte-parole Tobian Schnebli, «c'est le retour des pro-réarmements au parlement. Mais rien n'est encore joué, le Conseil fédéral doit encore faire passer un plan de financement devant les chambres» Et le lancement d'une initiative? «On attend de voir. Des parlementaires peuvent provoquer un référendum en plafonnant les dépenses. Mais si le Conseil fédéral choisit d'étaler les commandes, on réfléchira avec nos alliés à l'initiative populaire.»

Igor Paratt

Parmelin, conseiller national UDC, mais il est possible que les attaques récentes de Sarkozy contre la Suisse ait changé la donne. Il y a peut-être eu des emplois sauvés, mais le Gripen n'est que la solution du court terme.» Les lobbies et politiques de la région d'Emmen avaient prédit la disparition de dizaines d'emplois s'ils n'empochaient pas le contrat. Un autre avion aurait-il changé la donne sur la distribution du gâteau? Aucune réponse formelle de nos sources. Mais toutes parlent d'un choix plus politique que militaire. «Ruag est resté neutre dans cette procédure», nous répond le porte-parole de la firme via un communiqué, qui parle de «déclarations d'intention convenues au préalable avec les trois fournisseurs», toutes «comparables du point de vue de Ruag.» Reste que Ruag avait déjà fait parler d'elle en rachetant, en 2008 déjà, une des filiales de Saab Aviation. •

Erwan Le Bec



«Un lieu pour les utopies»

Ce titre aux accents d'oxymore marque le début d'un cycle ayant pour objet d'offrir un lieu, un topos d'expression aux utopies de demain. Ce pari immodeste se veut le porteur de voix nécessaire à tous ceux qui se sentent inspirés et qui ont un projet pour ce demain qui nous effraie. On a dit que le malheur des utopies d'hier est qu'elles se sont réalisées. L'avenir apparaît ainsi souvent comme un horizon indépassable où ce qui est véritablement nouveau se perd au profit de petites innovations. •

B.F.

«L'utopie est une dimension de l'espérance dont nous avons besoin,» lançait Stéphane Hessel lors de son passage à Lausanne le 7 décembre dernier. De même, il n'est pas facile de lancer un tel sujet, aussi vague qu'impressionnant, lors d'une séance de rédaction. Encore moins d'oser y donner suite, et pire, d'écrire. Je remercie donc ici là celles qui ont eu le courage de faire le pas. Rétrospection est le mot d'ordre de cet article, qui se penche sur une indignation qui ne s'éteindra peut-être pas dans la nuit du 31 décembre au 1^{er} janvier. Un regard en arrière peut avoir du bon. En fait, être réactionnaire peut être salvateur: c'est accepter de couper le flux, s'arrêter et interroger. N'est-ce pas, au final, ce qu'a fait ce nonagénaire (en comptant large) d'Hessel? Car après avoir vécu ce XX^e siècle, et l'avoir traversé de long en large, il en contemple l'image immobile. Nous, jeunes générations, n'avons que cette représentation pour nous nourrir du passé, pour apprendre. Mais lui peut comparer la réalité enseignée à la réalité qu'il a vécue, et c'est à l'aide de cette rétrospection qu'il a pu pousser son cri du cœur Indignez-vous! Un peu plus et l'on se croirait en plein Noël de Monsieur Scrooge, regardant par la fenêtre du passé, du présent et de l'avenir, avant de nous réveiller de notre torpeur et nous décider à changer.

Le 21 octobre 2010 est publié un feuillet sans prétention, qui se trouve avoir de l'envergure. Les trente pages d'*Indignez-vous!* de Stéphane Hessel s'avère un succès. Quelques mois plus tard, l'indignation gagne les rues. On pourrait gloser

«L'utopie est une dimension de l'espérance dont nous avons besoin»

Voici venu le temps du dernier article de notre cycle «un lieu pour les utopies», pour cette année du moins. Avant d'avoir l'audace, l'an prochain, de continuer à se poser la question d'un «après», il est nécessaire de faire le point sur le chemin parcouru en cette fin d'année.

indéfiniment sur la relation de cause à effet qui les lie, peut-être n'est-ce que ce que les Anglais nomment avec beaucoup de style *l'air du temps*.

Lors de sa conférence du 7 décembre à l'Université de Lausanne, M. Hessel n'a pas manqué de rappeler la genèse de son esprit d'indignation. Et c'est à un public conquis qu'il a dénoncé le malheur de l'indifférence, insistant sur l'importance du bonheur vécu non pas comme une expérience individuelle, mais irradiante et collective. D'autres sujets ont été abordés, mais tous avaient cette particularité: on ne pouvait, en somme, qu'y souscrire.

Une indignation drapée de bons sentiments

Toutes et tous d'accord avec Hessel? Non. Dans sa chronique dans le Figaro du 5 janvier 2011, Luc Ferry titre «Nous avons besoin de tout, sauf d'indignation!». Opposant l'indignation à la révolte, le propos n'en sonne pas moins comme un combat d'arrière-garde, tenant plus de la chicanerie lexicale que d'un véritable propos philosophique. En témoigne une fin qui ne fait que trahir le vide de la critique. Celle-ci se nichant plutôt sur le terrain politique – on connaît l'admiration de Ferry pour l'actuel président français à cent lieues lui-même de toute révolte – que sur celui d'idées novatrices et porteuses de sens. «En encourageant ce que le monde d'aujourd'hui compte de plus irresponsable et de moins intelligent, vous ne faites pas avancer votre propre cause. En appelant à l'indignation, vous n'allez pas dans le sens de la résistance, mais je les crains, dans le sens du vent et de la plus grande pente». Bref, des détracteurs-trices il en existe, mais la majorité – comme en témoigne l'audience attentive trouvée à Lausanne



Stéphano Torres

Stéphane Hessel devant «son» auditoire

– a désespérément besoin de croire ce qu'on lui vend. Ainsi loin d'être fausses, les interventions de Stéphane Hessel pèchent par leur sincérité: elles sont trop vraies. Mais est-ce un véritable reproche? Cela revient à dire: «je ne suis pas d'accord avec vous, car vous avez raison». En définitive, nous avons bien intégré les leçons des droits de l'Homme, celles de la démocratie, d'un certain partage et du minimum d'éthique nécessaire à notre vie en communauté.

Actualiser des acquis

Que ces admonestations nous soient assénées sur le ton paternaliste du grand âge ne leur donnent que plus de poids. Mais lorsqu'il s'agit d'actualiser ces acquis, et de nous positionner par rapport à ceux-ci, c'est le vide. Nous sommes ainsi dans la situation des chiens de Pavlov. A la

question: êtes-vous démocrate, le biais cognitif s'y rattachant nous fera répondre oui, sans hésiter. Alors même que ce biais occulte la démocratie comme processus, ne la considérant que comme résultat. Ainsi bien que profondément empathiques à l'égard des indignés de Wall Street, de Londres et de Genève, un carcan nous sépare du sublime et de l'utopie. Et lorsque l'on croit la nouvelle année promesse de changement, elle est pour la police locale une alliée: «c'est le froid qui les fera partir». Joyeuses fêtes et à l'année prochaine •

Brian Favre

pub

NOLWENN

Parlons peu, parlons clair.

Tél. 0901 777 177

(Fr. 3.15/min depuis une ligne fixe)

Consultation voyance



Silvio Berlusconi et Mario Monti, le jeu des différences

Après un règne digne des derniers tétrarques du Bas-Empire, force est de constater un retour inattendu. Celui de l'administration impériale. Mais le système, lui, ne bouge pas.

Sua Emittenza tire sa révérence d'une scène, mais c'est pour mieux en occuper une autre. On se souviendra que Bernard Tapie en son temps s'était reconverti dans le cinéma et le théâtre pour ne pas perdre trop rapidement de parts d'audience. De quoi faire temporairement du neuf avec du vieux. Quant à ce cher Silvio, évincé de la présidence du Conseil en novembre dernier, il ne lui reste que le théâtre judiciaire pour tenter d'exister: alors que la prescription joue pour lui dans

certaines affaires, il en est d'autres, telle l'affaire Ruby, dont la saga continue (1). Pas facile de tenir la cadence à 75 ans. Mais, courageux, Silvio Berlusconi ose encore donner des coups de boutoir pour faire appliquer la justice (voir la plainte récemment déposée envers un tabloïd italien pour sa Une d'un numéro de 2007). Mais les temps changent, crise oblige et c'est un grand balayage politique.

A la porte la débauche, le ridicule et la politique des copains! L'Italie se

«germanise» en la personne de Mario Monti: raide dans ses bottes, le CV (presque) de circonstance, il ne lui manque qu'une forme de porte-manteau pour qu'on lui donne du *Herr Bundeskanzler*. Mais voilà, le palmarès de l'homme en tant que conseiller international pour Goldman Sachs laisse songeur (2). Que dire dès lors de cet homme providentiel, résoudra-t-il le grand écart idéologique entre satisfaction des marchés et devoir d'un Etat envers sa population? En Grèce, puis en Italie, les gouvernements «politiques» ont été qualifiés d'échecs du fait de leur incapacité à résoudre la crise actuelle. On en tirera la conclusion suivante: cet hiver 2011, la mode n'est plus aux manœuvres de pouvoir et aux intrigues de cour; il faut afficher l'image non du visionnaire, mais de l'homme de la situation. Au placard sa panoplie d'homme politique idéaliste, place aux expert-e-s, gourous de la finance et prêtres des marchés.

Car au nom de l'efficience présente et du redressement économique à venir, fi des incohérences du passé! Vive la technocratie terne mais efficace, à bas la politique imparfaite mais démocratique (3)!

Ainsi la farce semble bien continuer. Monti et Berlusconi sont les faces d'une même pièce. L'un représentait l'ironie d'un pouvoir s'affichant clairement dans toute sa vacuité et sa fatuité; l'autre représente la face perverse d'un viatique insuffisant mais rassurant. Avec Berlusconi, au moins c'était clair, il trompait qui il pouvait. Avec Mario Monti, c'est peut-être nous-mêmes qui nous trompons. •

Brian Favre

(1) «Berlusconi, Ronaldo et Clooney témoins au procès du Rubygate !» du 26 novembre 2011 (www.dailyactu.com)

(2) «Monti à la tête de l'Italie: Goldman-Sachs dirige-t-elle l'Europe?» du 14 novembre 2011 (www.rue89.com)

(3) «Un gouvernement technocratique peut-il être démocratique ?» du 23 novembre 2011 (www.telos.eu.com)

pub

Lausanne GuestHouse & Backpacker

Epinettes 4
CH-1007 Lausanne
Tel. +41 21 601 8000
Fax +41 21 601 8001
www.lausanne-guesthouse.ch

Dorm bed starts **CHF 36.-**
Double starts **CHF 105.-**
Laundry
Kitchen
Garden with BBQ
WiFi
Free Lausanne Transport Card
Olympic Museum Packages

"In the heart of the Lake Geneva Region"

Abonnement de soutien: *L'auditoire* a besoin de vous!

Un petit mail suffit pour nous rendre heureux: auditoire@gmail.com. Le journal que vous tenez entre vos mains est le seul média écrit 100% étudiant et indépendant. Votre contribution permet de participer à la sauvegarde des espèces universitaires en voies de disparition tout en aidant la diversité de la presse Suisse romande. Merci tout plein!

1. Abonnement étudiant-e fauché-e, CHF 20.- (vous êtes fauché-e-s mais vous nous aimez bien quand même pour 1 an (3 numéros restants))
2. Abonnement «j'ai coché la case du milieu», CHF 40.- (et il ne reste que 3 numéros, faut pas exagérer)
3. Abonnement «riche comme Crésus», CHF 60.- (et là c'est nous qui vous aimons)



Diablox9: nouvelle icône du monde vidéoludique

Benoît Moreillon, alias Diablox9, est un véritable phénomène sur le web francophone. Le Valaisan a rencontré un succès phénoménal en commentant des vidéos de jeux vidéo sur Youtube jusqu'à travailler pour jeuxvideo.com et à présent pour Electronic Arts. Un rêve pour de nombreux-euses gamers.

A 18 ans, Diablox9 produit et commente des vidéos de jeux sur internet depuis maintenant plus d'une année. Actuellement sa chaîne Youtube cumule des records d'audience, si bien que le jeune homme est en contact avec les pros du domaine. Rencontre.

Quel est ton parcours dans les commentaires de jeux?

Vers 13 ans, j'ai commenté un premier jeu en posant une vieille caméra devant la télé. A chaque nouvelle vidéo que je faisais, je l'annonçais sur les forums de jeuxvideo.com. Et les gens aimaient! Après une petite période creuse, j'ai créé en février 2010 ma chaîne Youtube en me disant qu'il fallait s'y mettre. J'ai commencé par faire un



Les vidéos de *Call of Duty* ont participé en grande partie au succès de Diablox9

commentary, en gros, commenter des parties. Comme il se trouvait que j'étais un des premiers francophones à le faire, le succès a commencé, grâce au bouche à oreille surtout. Maintenant, je viens de dépasser les 300 000 abonnés.

Quels sont les types de vidéos que tu proposes sur ta chaîne?

D'abord des vidéos commentées, où je reprends un *replay* d'une partie intéressante à laquelle j'ai joué et je la commente par la suite. L'important

est de ne pas simplement décrire ce qu'on voit, mais d'apporter des nouvelles infos, un débat, etc. Et ça plaît aux gens! Puis il y a les vidéos commentées en live, c'est plus compliqué pour moi, mais c'est plus drôle pour le public! Je fais également des montages, comme des compilations de beaux *kills*, le tout en musique. Enfin, il y a des séries commentées, que j'ai faites sur *The Legend of Zelda: The Wind Waker* et *Skyward Sword*. Les gens peuvent suivre le déroulement d'un jeu du début à la fin; c'est pratique pour ceux qui ne le possèdent pas.

Comment vis-tu ce succès phénoménal (300 000 abonnés sur la chaîne, 80 millions de vues, des records mondiaux, etc.)?

C'est très flippant, je ne m'y attendais pas du tout! Parti comme une passion, ça devient mon job, car ça me prend beaucoup de temps. Je rentre des cours à 16h et continue jusqu'à 20h à faire du montage et des vidéos. Je me souviens quand j'étais fier de faire 4000 vues, alors qu'aujourd'hui avec les abonnés, 300 000 personnes savent quand je poste une vidéo, c'est fou! Mais parfois, les gens oublient qu'il y a quelqu'un derrière le pseudo avec une vie à côté.

Tu as travaillé pour jeuxvideo.com, LE site francophone des jeux vidéo. Comment y es-tu parvenu?

C'était le moment magique de ma carrière! Sur les forums du site, j'avais reçu un message privé du directeur qui me félicitait pour mes vidéos et me proposait de collaborer. Par l'intermédiaire de cette rencontre, le site a créé la section «chroniques» qui a vu venir d'autres commentateurs de jeux (pour *Minecraft* par exemple). J'entrais donc dans le monde professionnel et commençais à être rémunéré pour mes vidéos. Mais cette entrée chez les pros m'a donné quelques

soucis aussi: je devais véritablement pondre des vidéos, alors qu'à la base ça partait de l'envie avant tout. Je le faisais quand même avec plaisir, car c'était tout de même incroyable de bosser pour jeuxvideo.com, mais il manquait LE truc qui faisait que je postais telle ou telle vidéo. Malgré tout, je me faisais un réel statut de «chroniqueur jeuxvideo.com». Dans le fond, il est vrai que ça amenait au site plus de visiteurs qui n'iraient au contraire pas voir ma chaîne, mais j'ai pu être encore plus connu. Jeuxvideo.com m'a beaucoup apporté en termes d'expérience et je leur ai apporté de mon côté encore plus d'audience. [ndlr à présent, Diablox9 collabore avec Electronic Arts sur le jeu *Battlefield 3*]

Vivre de ce genre d'activités, est-ce un rêve ou une utopie irréalisable?

C'est un rêve accessible selon moi. A un moment, quand on a une certaine audience, on se dit: pourquoi pas? Après je continue les études, car j'ai envie de garder une bonne base, mais ça devient difficile. Impossible que je lâche ma chaîne Youtube et je n'ai pas non plus envie d'abandonner les études. Elles prennent du temps, mais on ne sait jamais, le concept des vidéos peut foirer un jour; ce que je n'espère pas!

Interview complète sur www.auditoire.ch

Ismaël Tall

pub

Manuscript
Relecture de mémoires
Rédaction de textes
Travaux divers
Manuscript@sunrise.ch

L'esclavage en crise

Petit exemple d'hypocrisie contemporaine.

Il semblerait qu'il y ait deux grandes modes actuellement. La première est la crise: l'environnement, l'économie, l'éducation, la famille, etc. La deuxième, c'est de ne rien faire pour changer fondamentalement les choses tout en pointant du doigt les individus. L'économie est-elle mal en point? C'est de la faute de quelques traders et des jeunes qui s'endettent. Problèmes de violences ou d'échec scolaire? Ce sont les parents qui ne font pas leur travail. La pollution atteint des niveaux alarmants? C'est que les citoyen-ne-s doivent se responsabiliser. Et ainsi de suite. Dernière invention dans le domaine de la responsabilisation de celles et ceux qui se trouvent plutôt au bas de la chaîne alimentaire sociale: la *Slavery footprint*. Dites à ce site ce que vous possédez, il vous dira quel esclavagiste vous êtes. Détail amusant, la responsabilité des entreprises est évacuée en une phrase: «[...] ces marques réputées que nous connaissons et aimons [sic] ne savent tout simplement pas d'où viennent les matières [re-sic].» Bref, c'est uniquement de notre faute si des humains des deux sexes et de tous les âges (mais rarement très vieux ou vieilles) sont impitoyablement exploité-e-s dans le monde. D'ailleurs, un doute m'assaille: s'il y a «au moins 27 millions d'esclaves dans le monde» et que nous sommes plusieurs centaines de millions à vivre dans des pays riches, comment est-il possible que 30 esclaves travaillent pour moi? Est-il possible qu'un-e esclave travaille pour plusieurs maîtres? Décidément, c'est la crise... •

Julien Bocquet



Jingle poubelle

C'est bientôt Noël! Marrons chauds, raclette et churros se retrouvent à tous les coins de rue. Les grandes surfaces croulent sous les stocks de nourriture festive. Mais au fait, où finissent tous les invendus?

Foie gras, dindes, chapons, huîtres, oranges, marrons... Le monde animal fraîchement tué et végétal fraîchement importé s'amoncellent dans les travées de nos supermarchés. Pendant ce temps, dans les rues joyeuses et illuminées de petites lanternes, plus d'un million d'individus* errent le ventre vide. Et alors que nous salivons d'avance sous l'amoncèlement vertigineux des grands étalages, nous oublions, ou plutôt nous ignorons, que 250 000 tonnes de nourriture sont jetées chaque année par les grossistes et les grands magasins. Et que, parmi elles, au moins 25 000 tonnes sont encore consommables*.



Martin Gagnon

Noël et ses dessous sales

Pour la plupart, il s'agit d'aliments ayant dépassé la fameuse «date de vente», mais pas celle de consommation. C'est cet excédent que certains organismes tentent de récupérer afin de les redistribuer à des individus dans le besoin. Ils sont plusieurs à œuvrer ainsi en Suisse, chacun

étant spécialisé dans une certaine catégorie de produits. Ce système permet la récupération de pratiquement toutes les sortes d'excédents, des produits frais à ceux de longue conservation, en passant par les surgelés ou les «non-food» (matériel de bureau, ustensiles de cuisine, etc.)

Vive les fêtes

Après chaque événement festif, les excédents sont particulièrement importants, et surtout ils restent consommables longtemps après leur retrait des rayons. «Les produits restent bons, mais invendables car la «mode» est passée et personne n'achète de lapin de Pâques en mai» explique Sébastien, ex-civiliste chez Table suisse, une fondation qui s'occupe pour sa part de récupérer les produits frais. Ainsi 3 016 tonnes parmi les 25 000 susmentionnées sont redistribuées par l'organisme à des crèches, des centres d'accueil pour toxicomanes, diverses institutions travaillant avec des personnes handicapées mentalement ou physiquement ou encore des structures d'accueil qui fournissent un lit ou un repas chaud aux plus démunis.

250 000 tonnes de nourritures jetées par année

Coop a été la première à se lancer dans le projet Table suisse, en l'imposant à ses magasins et en paraissant la fondation. Les autres grands magasins comme Migros, Aldi ou Lidl ont suivi, concurrence oblige. De plus, le fait de collaborer avec un organisme de redistribution a toujours un impact positif sur l'image d'une grande chaîne et est complété par l'importante économie réalisée sur le traitement des déchets. Toutefois, cela n'atténue pas les

distinctions entre les différentes chaînes: «Si les instructions que les magasins reçoivent sont à peu près équivalentes d'une chaîne à l'autre, on constate d'importantes différences de comportement, dues la plupart du temps à la politique de la chaîne en matière de ressources humaines. Il faut savoir que pour un supermarché Aldi moyen, on comptera deux à trois fois moins de salariés-e-s que dans une Coop ou une Migros de taille similaire. Par conséquent, ces employé-e-s n'ont pas toujours le temps de tout faire et négligent souvent le travail à effectuer pour Table suisse.»

Il arrive en outre que les employé-e-s des organismes de redistribution rencontrent quelques mésaventures: «Certains bénéficiaires, qui confondent Table suisse avec LeShop, attendent le camion avec une liste de courses et s'insurgent lorsqu'un produit n'est pas disponible. Certains magasins souffrent également d'une tendance à confondre Table suisse avec les éboueurs, et jettent pêle-mêle fruits pourris, yoghourts périmés et légumes moisissus sur leur quai de chargement, mélangés avec les produits consommables. Fort heureusement, ces deux cas restent rares.» Au final, c'est un système qui marche plutôt bien dans l'ensemble. Même si l'idéal serait bien sûr d'éviter la surconsommation sur la naissance de Jésus, il y a de cela trois millénaires, continue de provoquer chaque année, d'abolir la société de consommation, de changer les mentalités et de supprimer la pauvreté. Mais bon. C'est pas Noël tous les jours... •

Séverine Chave

* Chiffres émanant du Bureau fédéral de la statistique



Manor...

Même si «Manor ne donne pas des chiffres précis», selon leur porte-parole, leur solution semble optimale. Si les excédents de nourriture durant la période des fêtes sont «légèrement supérieurs que dans le reste de l'année», Manor passe ses commandes «selon les données de l'année précédente et tenant en considération la situation commerciale actuelle». Et pour ce qui reste d'inventu, les produits de longue conservation sont donnés à des associations type Caritas et les produits frais à des paysans qui les donnent aux animaux. Par contre, «les produits très délicats avec un risque pour le/la client-e type viande/poissons» sont jetés.



...Et les autres?

Coop, Migros, Aligro, Casino et Lidl ont également été contactés par *L'auditoire*, curieux de connaître leurs petites habitudes en matière de poubelles. Aucun d'entre eux n'a répondu à ce jour. Trop occupés à trier leurs déchets ou trop peu enclins à répondre sincèrement?



Le saviez-vous?

Certains grands magasins arrosent leurs déchets nutritifs d'eau de Javel, dans le but de les rendre d'aspect moins mangeable. Notamment pour décourager les «free-gans», partisans d'un mouvement décroissant qui vise, entre autres, à récupérer les déchets encore comestibles dans les poubelles des grandes surfaces dans le but de limiter leur participation à la société de consommation. Selon eux, «la solution à la faim dans le monde se trouve dans les poubelles de New York». Peut-être n'ont-ils pas tout à fait tort. Le problème, c'est que la responsabilité du magasin peut être engagée si un individu ingère un déchet non comestible qui a l'air mangeable. Alors on passe tout à la Javel, juste au cas où. Ça évite les doutes... •



Excellent millésime du Prix de la Sorge 2011

Plus de 40 étudiant-e-s se sont lancé-e-s cette année dans le traditionnel Prix de la Sorge, le concours littéraire organisé par *L'auditoire* et la revue *Archipel*. Des textes souvent sombres, rythmés de moments pesants, mais tous profondément poignants. Le jury, composé d'éminences du monde littéraire et journalistique romand, a finalement retenu deux premiers prix et deux seconds prix. Parmi les lauréat-e-s et les participant-e-s, de très nombreux futurs talents, qui méritent largement de se retrouver un jour en librairie, témoignant de la vivacité et de l'inventivité des étudiant-e-s, toujours aussi fortes en dehors des traditionnels travaux académiques. •

E.LB.

[...] Je m'apprête à commettre un nouveau tour de ville. Le septième, je crois. Sept, comme les canaux. « Pardon ! » C'est une voix sèche qui résonne dans mon oreille droite. Une femme cherche à me dépasser. Laborieusement, elle pousse un vélo sur la glissière gauche – deux énormes sacs Albert Heijn par épaule. En me frôlant, elle sent Miss Dior Chérie. « Il fait moche, n'est-ce pas ? », je lâche timidement. Une fraction de seconde, elle me fixe, puis rajuste son cabas dont l'imprimé orange – un hamster schizophrène – sourit à longueur de journée. Pas prête à phatiser, la pimbêche. Dans ma gorge, la déception pointe. Je regrette d'avoir fait un effort. Dit quelque chose. D'inutile. Malgré ces quelques mots, déplorables dans leur foudroyante banalité, elle a refusé de coopérer. Elle se dépêche. Cela dit, je la comprends. Ici, tout est sale. Tout. Le portique des escaliers ressemble à la galerie d'un train-fantôme – maléfique, citadine, déserte. Qui se divise avant de converger en ondulantes lettres rouges, orange, violentes à me faire vaciller. Pour la première fois, je distingue ce tag : ALSJEBLIEFT, PIS OP MOZART !

Il surplombe le portrait d'un politicien – on a déjà pris la peine de répondre. Ça pue la pisserie et le béton, une bonne dose de H2N-CO-NH2. Rien qu'à la déco, je comprends l'empressement de la pimbêche. Je suis sur le pont. C'est un long viaduc perdu dans le brouillard que je n'ose pénétrer. Je ne peux

Les Dames Blanches de Flevopark

Immersion dans la Hollande contemporaine, mais pas dans les quartiers chics. Un parc isolé en pleine banlieue d'Amsterdam est le théâtre d'une investigation qui tourne mal.

pas rentrer chez moi. Pourtant, je persiste à croire que tout devrait être plus facile. Une traversée de viaduc, le tram, la ville suffiraient à... « Viens, avance ! » Je me retourne. Un père engage son fils à me dépasser. J'ai dit père, mais au fond, je n'en sais rien. Ce peut tout aussi bien être son oncle, son frère, voire un clown-pédophile comme il en traîne parfois dans les parages.

« Tu as vu le parc à statues ? demande le petit.

-Le parc à statues ? »

Il est perspicace, ce gamin. Le fameux « parc à statue », c'est un dépôt connu, à peine visible du haut du pont, qui commémore l'endroit où, par un beau vendredi d'hiver, deux soudeurs se sont mis en tête de faire de l'art ensemble. Avec le temps, le « parc » s'est enrichi de leurs productions. Plus précisément, de leurs « sculptures » fort bien mises en valeur entre deux caravanes et un camion-citerne que leur avait promis un pote sidérurgiste avant de se casser à Caracas.

«Je te voyais zoner aux abords de l'Indische Buurt»

La ligne de tram est inutilement lointaine. Le père, le fils avancent. Leurs baskets font « flotsh ». Je jette un coup d'œil derrière moi. Il n'y a personne. Juste des gyrophares vers Flevopark. Un motard me dépasse. Il les dépasse. Il dépasse la cliente d'Albert Heijn qui file en direction de Zuiderzeeweg. Je réalise combien son tailleur colle trop parfaitement à ses cuisses. Elle est un peu grosse. [...] Je la suis. Elle va trop vite. Elle disparaît. Stroboscopique. Zébrée. Dans les barrières du pont. Comme elle, Tessa était une pimbêche qui, ce soir-là, n'avait rien à

faire dans le parc. Étrange, cette histoire m'obsède, défiant toutes mes limites imaginaires. C'est une invincible tache d'encre. Je la vois partout. Dans les trams, les cafés, les rues, son visage blanc, brumeux, surgit des canalisations, des fontaines, des lavabos, ses cheveux rêches, défaits, décolorés, balafrent un visage maigre, blafard, imprimé sur le papier sale des tabloïdes, en légende des magazines : « La journaliste Tessa van Veeren dans la rédaction du Volkskrant », « Tessa aux 90 ans de Jop Wynkoop ». Tessa, Tessa. Je t'avais si souvent épiée. Je te voyais zoner aux abords de l'Indische Buurt. Toi et ton Berry Freeze Soft Shine. Combien de coupures ai-je accumulées ? Combien d'articles ? On y voyait Wynkoop-à-peau-de-paraffine. Wynkoop tenir un discours

en ton honneur. Et toi, en blanc, qui souriais – oui, toi et ce sourire de pute.

J'ignore pourquoi j'y pense. Je suis la boucle du viaduc, la boucle lente qui s'éternise dans une brume de fin d'après-midi. Octobre. Quel intérêt de l'emprunter ? Sans doute par amabilité cinglée envers l'eau de pluie ? J'ai perdu ma veste. Et ma tête. Je n'ai plus qu'une chemise, outre mes jeans bleus, unisexes. Mes pieds sont trempés. « Jan, avance ! » Machinalement, je lève la tête. C'est le père et son gamin. À nouveau, je dis père, mais je peux me tromper. Ils n'étaient pas si loin. Je les ai rattrapés. Ensemble, nous finirons par disperser le brouillard. « Ce sont des Dames-Blanches », marmonne-t-il. [...]

Elodie Glerum

A moitié hollandaise, mais pas l'ombre d'un accent chez elle. Si ce n'est dans le texte qui a fasciné le jury. « C'est un pays de contraste, avec une liberté incroyable jusque dans les moindre facettes. Et néanmoins il y a de la haine qui s'installe et des politiciens qui meurent. Jusqu'où va la tolérance ? C'est au lecteur de décider ce qu'il veut lire. »

L'histoire écrite par l'étudiante, en Master en Lettres, est celle d'une journaliste, d'un type louche. Et tout tourne autour des canaux d'Amsterdam. « J'ai logé une fois dans un camping municipal, et je suis tombé sur ce parc entre une autoroute et une université. C'était incroyable. » D'où un décor redoutable, à peine envahissant. À l'image des Dames Blanches, ces vapeurs qui bornent les routes en hiver. « Tout est pourtant sorti d'un seul trait, en une semaine. En même temps l'endroit est très glauque mais homogène, ça aide. » Non plus, malgré le meurtre et les insultes faciles, pas l'ombre d'une polémique. « C'est pas ce que j'ai voulu faire. Ne rien dire clairement, laisser des personnages ambigus. » Quoiqu'ils fassent. Elle a pris le goût des décors chez Camus. Celui des canaux au détour des vacances. La peur de la montée des extrêmes après les coupures de presses et les affichettes glauques dans les ruelles. •



Stefano Torres

E.LB.

La mort dans l'âme - à défaut du contraire

Un bar un peu glauque, un type un peu bizarre et un visiteur encore plus hors de course. Léonard Dolivo a créé un récit où se mêlent désillusion et affection. Dans un jeu avec la Mort, qui finit d'ailleurs par perdre sur son propre terrain.



Léonard Dolivo

Pas de livre en tête, pas de référence, uniquement une idée qui vient au fur et à mesure et pas de chute définitive avant la troisième journée de rédaction.

Une séduction pour l'absurde et un peu de fantastique, mais pas d'axe majeur. Vraiment, c'est un peu le vécu inconscient de l'étudiant en

médecine qui est sorti dans le texte. «Je n'y ai jamais réfléchi, mais peut-être. Il y a toujours un moment de recul, un réflexe face au premier cours d'anatomie et la rencontre avec un vrai corps humain. Tout le monde réfléchit différemment, mais très vite le côté technique et le regard froid reprend le dessus.» Il y a plusieurs façon de voir la mort pour Léonard. Une mort qui nous attend tous finalement, et à laquelle on ne réfléchit pas. «Mais pour moi c'est un personnage sympathique, avec lequel on peut aller boire des verres dans des bistrots.» Le décor est pourtant froid et louche. «Juste de quoi planter les personnages dans un état de profonde désillusion.» La Mort a aussi le droit d'avoir des états d'âme. «Tout comme le personnage de la nouvelle et chacun de nous. Je ne sais pas ce que j'ai voulu montrer finalement. Mais il y a des moments qui constituent le présent et qui sont révélateurs de la condition humaine». •

E.LB.

Quand M. Trusson était enfant, pris comme chacun l'a vécu dans cette période qu'une méprise ancestrale veut innocente, alors qu'il n'en est pas de plus fertile en culpabilité, il acquérait sans doute davantage de savoir dans la cour d'école que partout ailleurs. En effet, dans les classes, ordonnées et cossues, on apprenait les mathématiques, les langues, en passant par l'histoire – le dessin, même – mais à quelques pas de là, à l'ombre fatiguée de deux chênes, avec non moins d'application, on apprenait la vie. De la haine jusqu'à l'amour, toutes les cruautés étaient condensées, à la hâte, dans une sorte de grand drame préparatoire un peu boiteux, que chacun des êtres en devenir jouait pleinement, sans savoir son texte encore, mais avec une intensité si indéniable qu'elle laissait pantois le public de leurs

aînés, qui quoique habitué à ce spectacle pour l'avoir joué un jour, ne se lassait pas de goûter à l'impression, aussi furtive fut-elle, d'entrevoir la nature humaine dans son plus simple appareil, étrange et attirante, dont on n'osait désespérer, fût-ce celle une brute. Dans cet environnement aux airs de répétition générale où le metteur en scène eût été absent, Adam Trusson, âgé d'à peine dix ans alors, se sentait déjà étranger, et si son camarade M. Abouscharaff eût pu non sans légitimité exprimer les mêmes doléances, celles de M. Trusson étaient d'un tout autre ordre: «Cet enfant n'est pas comme les autres» déplorait-on à son propos, sur le ton qu'ont les mères quand elles parlent d'une progéniture qui n'est pas la leur, ce qui, de fait, s'apparente d'ores et déjà à un défaut au caractère irréparable. Néanmoins, force était de constater

qu'effectivement, M. Trusson n'était pas un enfant comme les autres. Tout d'abord, il ne pleurait pas. Il ne fallait voir là aucun précepte éducatif, aucune résolution prédéterminée: M. Trusson ne pleurait pas parce qu'il n'en avait pas les moyens, ça ne venait pas. Ni quand Mademoiselle Balard, la fille bien nourrie de l'épicerie, le poussait d'un toboggan dont la déclivité l'avait plongé dans de prudentes réflexions plutôt que dans le vide béant, ni quand M. Bertrand, le fils du garagiste, sans doute moins bien nourri, s'emparait de son goûter de quatre heures pour s'en repaître avec nonchalance.

A vrai dire, M. Trusson n'avait pleuré qu'en une seule occasion, le jour qui le vit tout à la fois naître et perdre sa mère, ce qui fit dire à celui auquel on imposait l'échange d'une femme contre un fils, le père de M. Trusson, que lorsqu'on avait décidé d'accorder les larmes aux hommes, cela avait très certainement été fait à la manière dont on donne les fleurs aux morts, sans grande conviction ni espoir de remerciements, et ça se comprenait.

Cela avait très certainement été fait à la manière dont on donne les fleurs aux morts

Le père de M. Trusson, comme on aura l'occasion de le voir, était un grand adepte de la pédagogie par la métaphore.

Toutefois, cette bizarre situation n'était pas seule à constituer la particularité du jeune garçon. Il était en proie à des troubles de la mémoire, qui ne manquaient pas d'étonner chez une personne d'un âge si tendre, dont on attend tout sauf la

décrépidité des facultés. Qu'il s'agisse de dates, lieux, gens ou événements, M. Trusson semblait l'objet d'absences: on aurait cru à un esprit distrait chez qui l'on eût poussé ce défaut banal jusqu'à en faire un mal véritable – les médecins avaient d'abord parlé de connexions qui ne se faisaient pas, puis d'un diagnostic «difficile à établir nommément», pour se raviser et arriver finalement à la conclusion que «c'est psychosomatique», ce qui parut beaucoup rassurer tout le monde, car, au fond, quelque chose dont on peut dire sans tremblement dans la voix que «c'est psychosomatique», ça ne peut pas être bien dangereux, en tous cas moins que quelque chose qu'on serait incapable de nommer. Pourtant, tout cela, quelque extraordinaire que ce fût, était supplanté par un fait plus troublant encore: comme s'il fallait rendre en aval ce qui avait été perdu en amont, comme si, du geste brusque de celui qui voulait rééquilibrer la balance, obtient pour effet essentiel de la faire pencher de l'autre côté, l'on avait fini par ébranler le système dans sa rationalité. De telle sorte que si M. Trusson trimbalaient du passé quelques pénibles impressions, de l'avenir, en revanche, il distinguait certains contours avec netteté, parfois jusqu'aux plus infimes d'entre eux. Cela avait commencé très tôt, avant qu'il ne soit en âge de penser sans doute, de telle sorte que lui-même aurait été incapable de vous dire quand exactement. Longtemps, il ne sut d'ailleurs pas si cela avait rien de vraiment particulier; c'est là le défaut des choses qu'on est seul à remarquer. Car il ne possédait pas un don de prédire l'avenir, non, il n'y avait rien de lui, rien de médité dans ce don-là, pour peu que c'en fût un. M. Trusson se contentait de voir les gens mourir.

Un petit bout d'autoroute

Romantiques convaincu-e-s et fleurs bleues s'abstenir. Sophie Keller instrumentalise un vieux couple dans une voiture, et s'amuse. Plus de destin si ce n'est celui qui se met tout seul en place.

Elle m'agaçait à claquer sa langue contre son palais, à se ronger les ongles, à se décoiffer, à se tordre la bouche. Je la regardais, elle et son ennui qui débordait sur mon orgueil, et je me disais que je l'aimais. C'est ce que je me disais, sans doute par manque de vocabulaire, parce qu'apprécier c'était trop faible et que chérir c'était stupide. Et puis, parce que notre histoire, seize années sous la même couverture, le portait bien ce mot, amour, ça lui faisait comme un diamant sur la poitrine qui se balançait autour de son cou avec une fausse nonchalance.

Naturellement, j'avais désiré d'autres nuits, j'avais voulu d'autres peaux, je n'avais connu que la sienne et je me sentais pauvre parfois. Mais parce qu'il n'y avait rien pour me raisonner, ni alliances, ni enfants, ni jalousie, parce que cette fidélité n'avait ni sens, ni équilibre, je m'y étais tenu. Nous filions sur l'autoroute, elle ne savait plus où mettre ses jambes, elle les croisait pour les décroiser, les pliait pour les tendre. Son impatience envahissait la voiture, altérait l'air et a fini par arracher à mes poumons un soupir qui dissonait avec les je l'aime auxquels croyait mon cœur quelques secondes plus tôt.

C'était trop tard de toute façon, je n'aurai pas pû sauver cet embryon d'impulsion

Prends la prochaine sortie, elle a soufflé. J'ai glissé sur cette réplique et mon incompréhension n'a laissé s'échapper qu'un «quoi» sourd et niais. Un quoi qui faisait comme une tache de faiblesse humaine sur l'histoire, nous aurions pu être des héros de roman mais il y avait ce point d'interrogation qui avait écorché vif



Stefano Iorres

Sophie Keller.

Etudiante en Lettres, 1^{ère} année de Master. «Des mois de préparation et d'élaboration. Je suis assez lente pour écrire.» C'est pourtant une passion pour l'auteur d'«Un petit bout d'autoroute», qui écrit et décrit avec passion l'ordinaire «assez banale» d'un couple dont on sent les années de relation à chaque phrase. «Ca, par contre, c'est facile, il ne faut pas avoir peur de se risquer et de partir sur ce qui arrive à beaucoup de personnes. On se laisse prendre par les choses, comme elles viennent. C'est épatant de voir ce dont les gens se contentent finalement. Tout l'intérêt est là. Il suffit qu'il y ait du vécu derrière les personnages pour que ce soit vrai et réel.» Et le récit s'enchaîne, comme l'histoire de deux individus perdus sur le réseau routier, qui finit par jouer leur destin sur un jet de pièce, qui tombera sur pile. Un peu d'autobiographie justement? «Le but est pas de s'écrire soi-même. En tout cas pas le mien. On est pas obligé de raconter du très fantastique partout, il y a de quoi plaire dans chaque situation et dans la vie de tous les jours. Là où je ressors peut-être un peu, c'est dans cette fille. On croit tous que quand on est lancé, il y a toujours un moyen de tout changer et de revenir en arrière.» Sophie Keller a l'art de le décrire, l'ordinaire, mais dans toute sa splendeur, quand il s'agit de crier à la place des personnages. Mais pas l'ombre d'un jugement entre les lignes, même quand la déclaration et la nuit de noces sont ratées. «Juger, c'est malheureux. On se résigne par habitude, et ça devient évident de faire des personnages vieux.» Même quand on ne l'est pas soi-même. •

l'insouciance dont elle avait besoin et nous demeurions êtres de raisons, à chaque action son but, à chaque action ses conséquences, puisque notre fin heureuse n'était pas encore écrite. Elle a répété, plus hésitante, ces mots qu'elle avait voulu éloquent. Prends la prochaine sortie. Je voyais bien que cela la contrariait de devoir se justifier, disséquer ce caprice, en extraire la moelle pour s'assurer qu'elle était saine.

Mais j'ai insisté. C'était trop tard de toute façon, je n'aurais pas pu le sauver, cet embryon d'impulsion. Ne dis pas de bêtises. Nous n'allons pas tarder à arriver. Du bon sens à tartiner,

des arguments sous vide, j'en avais en stock. Que du bon marché, que du réchauffé. Elle ne m'a pas interrompu, puis, timidement m'a souri: juste un besoin pressant. S'il-te-plaît. J'ai étouffé un ricanement et ai hoché la tête. Les petits coins, voilà l'intrigue dont elle se contentait. Nous savions tous les deux que nous n'y trouverions pas l'aventure. Figurants insignifiants, tout juste bons à meubler le paysage. Mais au moins, nous avions quitté l'autoroute. Et des ronds-points, et des carrefours, qui nous ont menés entre des miettes de pain et un fond de bière abandonné, dans un petit café au charme démodé, le palier dans

E.LB.

le lac parce que le restoroute selon madame sentait l'essence jusque dans le cœur des serveuses. Elle faisait rouler entre ses doigts une petite pièce de vingt centimes et me fixait en plissant les yeux. Il fallait que je devine, que nous ne soyons qu'un être, il fallait qu'elle pense et que j'exprime, ma bouche reliée à son cœur. Mais je me suis contenté de m'enfoncer dans ma chaise, muet, à recompter l'addition, alors que, sur toutes les fréquences, je ne percevais clairement qu'une information: l'abruti que j'étais. Les chiffres se mélangeaient, je patinais sur la mauvaise longueur d'onde et cherchais désespérément à ne pas perdre l'équilibre. Incroyable, comme après seize ans, tu arrives à me faire perdre mes moyens comme au premier jour. Je me sens con. Elle a secoué la tête, déçue, a craché un soupir. Mes mots rebondissaient mal sur ses espérances, faux parce qu'inattendus, et pourtant elle aurait dû comprendre. Le con de n'importe qui mais pas le tien. Pour moi, ça sonnait comme un poème, pour elle ça ne rimerait pas. Alors j'ai ravalé mes vers, comme la preuve que, non, nous n'étions pas de ces couples dont chaque phrase est à deux voix, que, oui, il est des matières qui ne fusionnent pas. Mais qui ne s'accordent pas moins. Et puis, elle finirait bien par s'exprimer. Le serveur n'a rien eu à interrompre qu'un silence dense et épais. Il a essuyé les miettes, miettes de pain et dernières miettes, probablement, de ses ressentiments car enfin elle a souri. Pile, on n'y va pas, elle a lancé la pièce au-dessus de sa tête. Elle a saisi au vol ce petit morceau de hasard, j'ai étouffé le quoi qui remontait vers mes amygdales et, tandis qu'elle retournait la pièce sur son avant-bras, j'ai soufflé un simple d'accord. [...]



Un problème de peau

Il y a des fois où il ne faut pas être un chat, surtout quand il tombe dans un couple où tout ne va pas si bien. Même si celle qui a acheté le chat tente de se convaincre du contraire. Et alors gare aux lapsus.

Il a regardé la pendule de la cuisine, il était presque midi. Il hésitait à se préparer un autre café ou peut-être à prendre l'apéro et à se mettre en film. Il a cherché la télécommande et allumé le poste. Ses doigts glissaient sur les boutons. Il s'est essuyé la main sur le canapé et l'écran s'est allumé. Il a zappé. Et puis d'un coup il est tombé sur un film, le début d'un film, une vue large qui plongeait dans une jungle noire avec des hélicoptères et de la fumée, et tout sur une musique planante. Un truc de guerre. Il a commencé à regarder. On était dans une chambre d'hôtel, le héros, ça devait être le héros parce qu'on entendait sa voix qui commentait, picolait sec. Yvan s'est mis à avoir soif. Il a encore regardé la pendule, maintenant c'était midi. Il a décidé que l'heure de l'apéro, c'était n'importe quelle heure à partir de deux chiffres et il est allé dans la cuisine. Il y avait du rouge, de la pomme et du pastis dans l'armoire. Il s'est dit que puisque c'était l'été, le pastis s'imposait. Il s'en est servi, dans un des verres à moutarde qu'Amandine nettoyait et gardait. Il a tourné le robinet et attendu que l'eau coule un peu pour qu'elle soit plus fraîche. Une grosse mouche volait dans la cuisine et la poubelle sentait. Il est retourné au salon et a commencé à boire en continuant le film. L'histoire était assez prenante mais très longue. Des soldats gazaient une plage au napalm pour y faire du surf et le colonel était une sorte de taré qui avait de bonnes répliques. Le héros causait beaucoup pour lui et rencontrait plein de monde. Ils le renseignaient tous pour aller tuer un type au fond de la jungle. Au fur et mesure que le héros s'y enfonçait l'après-midi avançait, et Yvan se préparait des pastis. Il avait l'impression que l'histoire collait de plus en plus avec ce qu'il vivait et plus sa tête s'alourdissait, plus le

héros se perdait loin dans la jungle et se perdait aussi avec lui-même. Yvan jetait de temps en temps de petits coups d'œil à la Peau. Elle était pas du tout touchée elle, par la chaleur, par cet espèce de sommeil humide qui immobilisait les choses. Ce qui rendait le plus dingue Yvan c'était qu'elle suait pas. Lui dégoulinait. Il pouvait même pas se sécher parce que ça recommençait tout le temps. Il avait l'impression de gauger dans sa propre peau, alors qu'elle, elle restait lisse. Lisse, rose et contente. Il le comprenait pas et le supportait pas. Il devait ravalé sa haine chaque fois qu'il la regardait. L'après-midi passait. Quand la bouteille a été vide, Yvan a eu un grognement déçu. Il s'est enfoncé dans le canapé. Le héros était prisonnier mais avait trouvé le type qu'il devait. L'autre lui parlait dans une sorte de prison, on voyait pas son visage parce qu'il était couché sur une paillasse dans l'ombre. À un moment quand même il s'est levé et on voyait juste son crâne chauve. Il a demandé au héros s'il était un assassin. Il parlait avec une voix grave et profonde et tout était noir et glauque autour de lui. Sauf son crâne lisse qui dépassait dans la lumière. Le type parlait de mort et de destruction. Yvan a frissonné. Il a regardé la porte-fenêtre et a vu que le soleil baissait. Le type parlait toujours. La Peau était roulée en boule et respirait en sifflant. Il a continué à regarder, ses paupières se fermaient et il s'est laissé glisser. Quand il a ouvert un œil Amandine le fixait avec un petit air pincé en caressant la Peau sur ses genoux. Il faisait nuit et il était toujours sur le canapé. Sur la table à côté du pastis, un reste d'assiette de pâtes qu'il se souvenait pas avoir mangé. La première chose qu'il a demandé à Amandine c'est s'il l'avait tué. Amandine a froncé les sourcils et enlevé le casque qu'elle avait sur

les oreilles. Quoi? Rien, dans le film, a fait Yvan. Ouais, a fait Amandine. Elle lui lançait un mauvais regard mais Yvan se sentait content de la voir quand même parce qu'elle lui avait manqué. Il voulait être gentil et lui a demandé comment ça avait été ses cours. J'en ai pris qu'un. J'en ai un autre la semaine prochaine mais oui, c'était bien. Ça m'a donné envie de repartir. Et puis elle a dit : de retourner en Inde, et Yvan a compris que ça voudrait dire sans lui. Mais c'était encore loin, elle changerait d'avis d'ici là, il serait plus gentil, il pourrait se rattraper. T'es alcoolisé ou quoi? elle a fait avec un signe de tête vers la bouteille vide. Yvan avait pas envie de répondre à ça. Et t'as fait quoi aujourd'hui, sinon? elle a encore demandé, t'as juste regardé un film? C'est ça, ça va être ça ta vie? Pourquoi tu te fâches comme ça, y a pas de raison. Y a des raisons ! à crié Amandine. Les raisons c'est que tu fais rien, t'es mou, voilà ! Yvan a pas

répondu et il se sont regardés. Elle était belle en colère mais il pouvait pas le lui dire. Il se sentait coincé. Personne disait rien. On entendait seulement la Peau qui ronronnait. Ça te fait plaisir hein, saloperie, a pensé Yvan. Il avait la tête lourde et une barre dans le front alors il s'est levé. Amandine s'est levée en même temps et là le fil du casque s'est détaché de son ordinateur et une chanson a été lâchée dans la pièce. C'est quoi? a demandé Yvan pour changer de discussion. C'est rien. C'est pour mes cours, je dois écouter des chansons en anglais pour l'oreille. Et c'est quoi? C'est Nancy Sinatra. Ça s'appelle ces bottes sont faites pour marcher. On a traduit les paroles aujourd'hui, ça parle d'une fille qui prévient son mec qu'elle pourrait le quitter. Elle avait dit la dernière chose avec un petit ton cruel et Yvan a serré les dents. Il est resté debout à côté un moment alors elle a enfoncé le clou. [...]

Colin Pahlisch

Là, le texte est venu d'un coup. Il faut dire que l'auteur n'en est de loin pas à son coup d'essai. «Ce qui m'intéresse, ce sont les conflits et les tensions, là où il y a une forme de naissance du mal et de la haine. Il y a beaucoup de choses à définir: les gens et les protagonistes expulsent toute leur violence pour aller vers une libération.» Et là, c'est un pauvre chat qui en fait les frais. «Et j'adore les chats, c'était très dur à écrire.» Le thème du crime ? «Un délire peut-être. Tout tourne autour de l'angoisse et de l'animal qui a une forme psychologique très forte. Presque anthropomorphique. Entre le bien et le mal.» Il y a un peu de Flaubert aussi, de Camus. Mais surtout le plaisir de l'expérimentation chez l'étudiant en 2^e année de Master en français. «Le plaisir de comprendre la psychologie d'une autre manière. C'est presque une formation de base en journalisme en fait. Certaines situations ont à la fois une simplicité et une gravité extrêmes.» Un peu de plaisir aussi «à regarder les personnages se débattre». •

E.LB.



Education et économie(s)

Les propositions de Berne et de St-Gall de réunir économie et formation, d'une part, et d'augmenter les taxes d'études, d'autre part, sont autant de moyens de limiter l'accès à l'éducation supérieure.

Lors du forum économique de la Chambre de commerce de Saint-Gall le 21 novembre, plusieurs personnalités du monde des affaires et de la politique étaient réunies pour discuter de la situation économique du canton et du développement des entreprises. Craignant une dynamique à la baisse suite à la crise, ils ont crû bon de proposer, comme solution, un nouveau modèle de financement de l'éducation supérieure. Plus précisément, ils souhaiteraient demander aux étudiant-e-s de payer leur cursus après l'obtention de leur diplôme. Un passage à la caisse qui pourrait être fatal pour les filières les moins professionnalisantes. Du côté de la Chambre de commerce, le but est assumé: que les étudiant-e-s ne choisissent que des facultés dites «rentables».



Ces places pourraient bientôt coûter 115 000 francs.

Les étudiant-e-s deviennent ainsi des client-e-s, qui font leurs études comme ils/elles font les courses, privilégiant les produits les plus avantageux, puis passant à la caisse. Mais qui pourra payer une facture de

115 000 francs pour un cursus universitaire? Le cas de Saint-Gall n'est malheureusement pas isolé. Il y a quelques semaines, le Grand conseil du canton de Berne a décidé d'augmenter les taxes d'études de CHF 150.- par semestre pour l'Université et les Hautes écoles du canton. Dans la même ligne, à Berne toujours, les parlementaires discutent de restructuration des départements fédéraux. Actuellement, le Secrétariat d'Etat à l'éducation et à la recherche, en charge des EPF et HEU, fait partie du Département de l'intérieur. Tout cela pourrait changer très prochainement puisqu'il existe une forte volonté de grouper l'ensemble du domaine de la formation sous la tutelle d'un futur Département de l'Economie, de la

formation et la recherche (cf. article du *Temps* du 29/11/2011). Dès lors, les étudiant-e-s et chercheur-euses sont en droit de se demander quelles conséquences pourraient avoir un tel mariage entre éducation et économie, formation et marché. (Dans l'immédiat, la question ne se pose pas à Lausanne où la direction de l'Unil s'oppose à une hausse des taxes d'études et le canton, en plus d'avoir des finances saines, montre une grande volonté d'œuvrer pour la démocratisation de l'accès aux études. Toutefois, il convient de rester vigilant-e-s face à la restriction d'accès à l'éducation, et de rappeler que cette dernière doit rester accessible à tout-e-s. •

Camille Goy

Les délégué-e-s de l'Unes débattent de la marchandisation des études

Lors de sa 155^e assemblée ordinaire des délégué-e-s, l'Union des étudiant-e-s de Suisse (Unes) adopte un papier contre la marchandisation des études et une résolution pour un financement équitable des études.

Comme chaque semestre, l'Union des étudiant-e-s de Suisse tient son assemblée des délégué-e-s pour débattre et décider des grandes orientations à prendre sur sa politique annuelle. La faïtière nationale rassemble les membres délégué-e-s de chaque section d'associations d'étudiant-e-s. Cette année, c'est l'association des étudiant-e-s de Bâle (SkuBa) qui a organisé, sur son campus, cet événement, auquel six de vos représentant-e-s ont participé.

Aucune coupe effectuée grâce aux contributions des associations

A l'ordre du jour de l'assemblée figuraient, d'une part, des résolutions

visant à l'amélioration des structures de l'Unes et de la gestion de ses finances, et d'autre part, des résolutions s'opposant aux mesures d'économie dans le domaine de la formation, et encourageant la réflexion autour d'une vision plus durable de la politique de la formation. Pour couronner le tout, l'approbation du budget pour l'année et du papier contre la marchandisation des études. Les deux derniers points ont également été longuement discutés.

Budget et structure

Le mauvais état des finances 2010 de l'UNES a mené les sections à entamer une discussion plus intense autour de la gestion et des structures de l'Union. C'est pourquoi, l'assemblée a adopté une résolution qui vise à concrétiser cette discussion à

travers plusieurs groupes de réflexion et plusieurs changements structurels qui devront être effectués durant l'année. En ce qui concerne l'acceptation du budget 2011, les débats ont été intenses pour trouver l'équilibre budgétaire. L'UNES, à travers ses membres, est une des faïtières d'étudiant-e-s des plus actives. Ses multiples actions sur différents fronts nécessitent des fonds qu'il a été difficile d'obtenir et c'est grâce à un important apport d'argent de plusieurs sections que l'équilibre a pu être trouvé. Aucune coupe budgétaire n'a dû être effectuée.

Prises de positions

Après le budget, une réflexion autour du développement durable a débuté. Il s'agit de réfléchir à une vision à long terme de la politique de formation qui

devrait permettre à chacun de pouvoir accéder à un cursus supérieur. Cette vision a été renvoyée par l'assemblée aux commissions pour une plus ample réflexion; bon concept, certes, mais pas encore assez bien défini par l'Union pour être utilisé. Pour finir, un vaste débat au sujet de la marchandisation des études a été mené et s'est conclu par l'acceptation d'un papier contre celle-ci. Ainsi, il n'est pour l'UNES pas justifié de considérer la formation comme un bien commercial. Ceci impliquerait la dégradation progressive de la dimension publique dans la formation supérieure et augmenterait l'instrumentalisation de la recherche et de l'enseignement par des décisionnaires privé-e-s. •

Maxime Mellina

Logement: des étudiant-e-s louent chez l'habitant-e

Au lieu de laisser tomber leurs études à l'Unil ou de rester chez leurs parents, certain-e-s trouvent une solution alternative... Interview.

D'autres solutions existent que le camping, notamment la location d'une chambre chez l'habitant (32% des chambres louées en 2010). La FAE a rencontré une personne qui héberge des étudiant-e-s pour avoir un aperçu, même partiel, d'une cohabitation de ce genre. Gabi Rochat est une dame de soixante ans. Elle n'a plus ses enfants à la maison, mais aime toujours avoir des jeunes chez elle. Cela fait 12 ans que Gabi Rochat loue des chambres aux étudiant-e-s étrangers-ères de l'Unil et l'EPFL. Nous nous sommes retrouvés autour d'une raclette préparée par ses locataires, afin de discuter des difficultés des étudiant-e-s sans domicile.

Comment êtes-vous arrivée à partager votre ménage avec des étudiant-e-s?

Je loue mes chambres aux étudiants depuis 1999, l'année où j'ai arrêté de travailler. L'idée c'était d'utiliser la maison pour arriver à vivre, mais aussi de permettre aux étudiant-e-s de suivre leurs études dans de très bonnes conditions. Parce que je savais très bien que c'est un gros problème de trouver un logement. Surtout pour les étrangers-ères, et surtout pour celles et ceux qui viennent en Suisse pour trois ou quatre mois, comme les stagiaires, par exemple.

Comment choisissez-vous vos locataires?

Quand j'ai vu Anastassia et Igor (deux des trois locataires), j'avais l'impression qu'ils avaient un but très clair. [...] Et surtout leur éducation semblait être comme je la connais – justement dans le respect, savoir dire «merci». En plus, ils font de la raclette et adorent manger la fondue, c'est super!

Et votre troisième locataire?

Sean, c'est une autre histoire. Je n'avais pas du tout l'intention de louer en hiver. Un jour, il s'était inscrit pour la chambre, et comme il n'avait jamais confirmé, je n'ai pas gardé son inscription. [Finalement, Sean, pensant être inscrit, est venu en Suisse et a été retrouvé dans la rue par une dame qui l'a conduit chez Gabi.]

32% des chambres louées par des étudiant-e-s sont chez l'habitant-e

[...] Donc je l'ai installé dans mon atelier, mais je pense qu'il faudrait avoir le réflexe de confirmer si tu viens depuis la Chine! Mais bon, moi j'ai fait la même chose: quand j'étais jeune, je suis partie en hiver en Amérique, à Terre-Neuve, et alors j'arrive aux Iles de la Madeleine à six heures du matin avec le premier brise-glace, un bébé de 6 mois dans le dos – et pas de chambre réservée!

Les prix continuent de grimper

En février 2012 aura lieu une nouvelle rentrée universitaire. Beaucoup d'étudiant-e-s vont se retrouver dans une situation précaire pour trouver un logement. Les étudiant-e-s étrangers-ères sont particulièrement vulnérables à cet égard, en notamment parce qu'ils-elles n'ont pas un réseau social déjà constitué. En relatant cette interview, la FAE souhaite attirer l'attention de la population de Lausanne et ses environs sur le manque de logements pour les étudiant-e-s. C'est notamment les prix qui inquiètent les étudiant-e-s: si une chambre se monnayait 520 francs en 2009 et 550 francs en 2010, le loyer pourrait bien continuer sur la même pente cette année. Selon nos informations, des sites privés proposent même des prix oscillants entre 800 et 900 francs, une politique encore favorisée par la pénurie de logements et la hausse de la demande estudiantine.

Si vous disposez d'une chambre à louer et que cette expérience vous intéresse, n'hésitez pas à contacter le service des affaires socio-culturelles de l'Université de Lausanne. www.unil.ch/sasc.



La chambre pour étudiant-e: une denrée rare et chère. Surtout pour les universitaires en échange qui ne disposent pas d'un réseau établi.

Comment arrivez-vous à entretenir de bonnes relations avec des personnes qui vivent chez vous?

Je pense qu'il faut tout simplement savoir dire «bonjour», respecter la vie privée des autres et communiquer. Je ne comprends pas qu'on puisse habiter dans le même espace sans se parler. Evidemment, le matin, tôt, j'aime bien me lever et être tranquille, je ne vais pas venir et tenir une conférence! Mais la dis-

tance, ce n'est pas tenable pour moi.

Conseilleriez-vous à quelqu'un qui a des chambres à louer de donner la priorité aux jeunes étudiant-e-s?

[...] Cela dépend des exigences de la personne, de ses attentes. Cela peut être une colocation sous le même toit avec des étudiant-e-s, ou alors un «partage alimentaire». Je connais par exemple des étudiant-e-s qui partagent le repas d'une personne âgée: l'étudiant-e donne un peu de son temps, par exemple pour aller faire les courses, et la personne, en échange, fait à manger. J'ai toujours invité mes étudiant-e-s à manger avec moi. Je leur fais découvrir la région [...]. Mais ça, on ne peut pas le demander à tout le monde.

On voit que vous vous investissez beaucoup pour les jeunes qui vivent avec vous, cet investissement est-il réciproque?

Je ne sais pas! Je préfère ne pas trop attendre des autres. La vie m'a appris qu'il vaut mieux ne pas trop en attendre. [...]

Jelena Härginen



«Ma Vie Ton Sang!», leur vie notre sang, plus de sang plus de vie.

Comme chaque semestre, la FAE, le programme *Ma Vie Ton Sang!* et les différents services de l'Unil ont organisé le Don du sang sur le campus de Dorigny.

Le traditionnel Don du sang a eu lieu à l'Unil les 6, 7 et 8 décembre derniers. Cet acte, bénévole et essentiel à la survie des malades et accidenté-e-s, a rassemblé 633 donateurs et donneuses sur les 3 jours. La FAE se réjouit de ce résultat, en ces temps de grippe et de rhume, et souhaite remercier toutes ces personnes qui ont donné un peu de leur sang et de leur temps pour sauver des vies.

633 donateurs-euses en 3 jours pour *Ma Vie Ton Sang!*

Outre les cas de bélérophobie et autres maladies rendant le don difficile voire impossible, il est à relever

que ce qui freine considérablement les dons sont les conditions pour pouvoir donner son sang. Nombreux et parfois contraignants pour la population estudiantine, ces motifs de refus – voyages dans certains pays, changements de partenaires, tatouage, piercing au cours des six derniers mois, entre autres – sont peu conciliables avec les habitudes d'une population située entre 20 et 30 ans.

126 refus

La conséquence est, pour cette récolte, le refus de 126 donateurs-euses potentiel-le-s. Ces conditions sont toutefois importantes pour la santé du receveur et, bien que le sang soit testé, il doit être aussi sûr

que possible pour minimiser les risques lors des transfusions. Une condition d'aptitude au don pose également problème: celle de l'interdiction pour la population homosexuelle masculine de donner son sang. Si statistiquement cela se justifie, au même titre que le changement de partenaire ou les conduites à risques, comment justifier qu'un homme homosexuel en couple depuis plus de 6 mois, engagé dans une relation exclusive, ne puisse pas donner son sang? Beaucoup d'organismes, dont certains centres de transfusion, se battent pour lever cette interdiction discriminante basée sur l'orientation sexuelle, et la FAE se joint à eux. Après l'effort, le réconfort! Suite au don, la personne doit se reposer et

reprendre des forces. C'est à ce stade que la FAE intervient. Comme chaque année, les membres de la FAE, aidé-e-s de dizaines de bénévoles, ont participé à la préparation et à la tenue du stand de collation. Les bénévoles sont toujours nombreux-euses à donner un coup de main, et la FAE les remercie pour leur aide précieuse et leur esprit de solidarité.

Le rendez-vous est déjà pris pour une nouvelle édition du Don du sang les 3 et 4 avril prochains! •

Mélanie Glayre
Ariane Mermod

Brèves FAE

Marché à l'UNIL

Depuis le 29 novembre, il est possible de commander, sur le site de la FAE, un panier de saison. Préparé par les marchands avec leurs meilleurs produits, ce panier contient des fruits et des légumes, du pain et du fromage et est vendu au prix préférentiel de CHF 19.- ! Nombreux-euses sont celles et ceux qui se sont inscrit-e-s, et c'est plus de 150 paniers (en réalité des sacs biodégradables) qui ont été réalisés par les marchands pour le premier jour de l'action.

Le marché à l'Unil se tient tous les mardis de 10h à 16h environ, sur la place devant l'Internef et l'Extranef. Si l'envie vous prend de vous faire un sandwich, de casser la croûte entre deux cours ou de ramener de bons produits à la maison, venez au marché! •

M.G.

Comment allez-vous?

Depuis 2006, le Service d'orientation et Conseil de l'Unil (SOC) et la FAE organisent conjointement l'enquête «Comment allez-vous?», qui a pour but de sonder les étudiant-e-s de 1^{ère} année sur leurs débuts dans notre université et leurs attentes. Une vingtaine d'étudiant-e-s de fin de Bachelor-Master ont interviewé, du 15 novembre au 7 décembre 2011, environ un millier d'étudiant-e-s! L'enquête, initialement prévue jusqu'au 15 décembre, a été close avec huit jours d'avance. Cette enquête est très importante pour la FAE, puisqu'il s'agit d'une occasion de connaître l'avis des étudiant-e-s de propédeutique et d'entrer en dialogue avec eux/elles. La FAE remercie le SOC, et particulièrement Guillaume Conne, ainsi que Maty et Jelena, du Bureau de la FAE, pour leur travail considérable. •

M.G.

FSE

À l'approche de cette fin de semestre, et avant d'entrer dans des comportements proches de la cyclothymie induits par une session d'examen qui approche plus vite que son ombre, la FAE aimerait rappeler l'existence du FSE – le Fonds de solidarité étudiant. Il y a quelques années, les associations de facultés de l'Unil ont décidé de renoncer à la subvention que leur versait la FAE afin de constituer un fonds d'aide aux étudiant-e-s. Ce fonds permet chaque année à des étudiant-e-s en situation délicate de recevoir une aide financière pour une facture, un semestre de taxes universitaires, etc. et d'envisager plus sereinement leurs études. Plus d'informations concernant le FSE sur le site internet de la FAE: www.unil.ch/fae, onglet «Services aux étudiant-e-s». •

M.G.

Du nouveau au Bureau

Après 7 mois aux commandes du dicastère Services et subventions, une enquête «Comment allez-vous?» et un Don du sang, Maty Kane a démissionné du Bureau de la FAE, pour des raisons d'emploi du temps. Le Bureau lui souhaite beaucoup de succès pour la suite et la remercie pour son travail. Une nouvelle recrue fait donc ses débuts au Bureau: Anne-Laure Külling. Etudiante en Master à l'IDHEAP, AL pour les intimes, n'est pas inconnue des services de renseignement de la FAE; déléguée à l'AD de la FAE pendant presque 3 ans, 4 fois déléguée FAE à l'AD de l'Unes et représentante de la FAE dans diverses commissions de la direction et de l'Unes, Anne-Laure a toujours pris à cœur son engagement pour la cause étudiante. Le Bureau se réjouit de travailler avec elle! •

M.G.



Les docks se déchargent avec un programmation spéciale

La désormais célèbre scène lausannoise, seule capable de se hisser au rang des salles genevoises ou suisse-allemandes au niveau de la programmation, lance une saison ambitieuse.

Les Docks ont toujours eu pour tradition de mélanger les styles et de mêler les grands noms de la scène et les moins connus, d'origine internationale ou purs produits suisses. La saison 2012, fidèle à ce principe, débute d'ailleurs avec les stars locales d'Avracavabrac, puis enchaîne avec Jane Birkin, qui ravira les ex-fans des sixties le 25 janvier. Changement d'ambiance avec la venue de Rodrigo y Gabriela, accompagnés de l'orchestre C.U.B.A, puis avec les deux soirées de l'Inferno Metal Festival les 9 et 10 mars et le concert d'Epica le 14 avril.

Par ailleurs, les cœurs de chewing-gums apprécieront le glam' de Brigitte, et certains francophiles

attendront Da Silva ou Miossec avec impatience quand d'autres s'indigneront avec Youssoupha. Et pour les chauvin-e-s, il y aura 77 Bombay Street (les Beatles des grisons), Todos Destinos (les romontois oscillant entre Ska et Reggae) et The Craggs (rockers genevois). Les Docks ne stigmatisent pas pour autant les anglophones, en programmant entre autres Raphael Saadig ou Rico Rodriguez & The Moon Invaders. Cette brève exposition laisse entrevoir le succès de la salle, non seulement auprès du public, mais également auprès d'artistes de renommée internationale. Surprenant pour une petite scène perdue dans le no man's land de

Sévelin. Selon Laurence Vinclair, directrice artistique, c'est précisément par sa disposition, offrant une proximité rare avec le public, ainsi que par sa qualité d'accueil tant technique qu'humain, que les Docks tirent leur charme et obtiennent crédit auprès des artistes. •

Séverine Chave

Retrouvez le programme complet sur www.lesdocks.ch

Agenda

UNIVERSITAIRE
BCU LAUSANNE

BCU

Horaires spéciaux de fin d'année: petit guide de survie à la veille des examens. Courage. La vie c'est cool.
24.12: ouverture des salles de 8h à 23h.
25.12: fermé
Du 26 au 30.12: ouverture des salles de 8h à 23h.
01.01: fermé
02.01: ouverture des salles de 8h à 23h.
Du 05 au 12.02: Fermé. Permanence pour les retraits de documents réservés ou demandés en prêt entre bibliothèques du lu au ve de 9h à 18h.

Le mouton du mois



Erwan Le Bec

Pas un temps à mettre un ovine dehors. Le berger n'a pas eu le cœur de laisser ses protégés sur les terrains de Dorigny par un temps pareil. «Ils n'ont rien contre le froid, la neige et le vent. Mais la pluie ils détestent.» La soixantaine de moutons du cheptel est du coup abritée dans la bergerie en attendant une accalmie. Et même pas de nostalgie des prés verts, il y a un stock important de foin récolté sur le secteur. Un peu à l'écart, un petit enclos pour les mères et les jeunes agneaux, histoire qu'ils puissent gambader et sautiller tranquillement quoi. Aucun n'a de nom avant sa première année, et la plupart sont actuellement issus des portées de ce printemps et des derniers jours. Aucun risque cependant que les parents égarent leurs agneaux: ils ont tous un chiffre vert sur l'échine correspondant à celui de la mère.

La joyeuse équipe bêlante attend le printemps et un possible passage à l'alpage. Une quinzaine de moutons monte en effet chaque année prendre l'air en dessus des Paccots en compagnie d'autres cheptels. Et certaines redescendent avec un ventre un peu plus gros... •

E.L.B.

La photo du mois



Stefano Torres

Invasion de globules rouges et de plasma sur le campus. Le désormais traditionnel don du sang a attiré 633 donneurs sur les trois jours. Un petit succès, mais qui aurait pu être plus pulsant si les étudiants avaient été plus chastes et prudents. Le nombre de refus pour cause de petite plaie ou de changement de partenaire a en effet provoqué pas mal de refus. A noter également un nombre élevé d'évanouissements. C'est la fin du semestre.



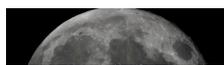
Event

Le 25.12, n'oubliez pas, c'est l'anniversaire de Jésus. Le petit gamin de Nazareth fête sa 2012^e année (à peu près quoi). Même s'il a fichu un sacré bordel un peu partout, il a quand même fini assez mal pour qu'on se souvienne de lui. Notamment en partageant un repas frugal: dinde aux marrons, filet de saumon, foie gras et bûche de Noël. Merci qui?



Frequence Banane

Concept. La radio estudiantine et le Swiss Comedy Club s'associent pour le bonheur des amateurs d'humour noir, jaune, violet, vert, gris et absurde. Le Banane Comedy Club est ouvert à l'inscription durant tout le mois de janvier. N'importe qui peut se lancer dans le casting qui aura lieu en mars. Possibilité de participer au concours, au Gala, de tourner sur le web et de se produire devant un public déchaîné.
www.bananeclub.com



Horoscope

EPFL: Petit cadeau de Noël et révélation de l'année de la part d'une planète éclairée. «A l'EPFL même les habits réfléchissent». Ah bon.
SSP: Verseau en deuxième quartier. Courage, il faut éviter de déconstruire les fêtes traditionnelles. Lettres: Tout va bien, les astres sont avec toi.
HEC: Mercure est avec vous. Enfin une occasion de dépenser sans avoir mauvaise conscience.
Pluton se venge le 26 sur votre foie.



Deux assoc' sur le campus pour une visibilité équilibrée de la non-hétérosexualité

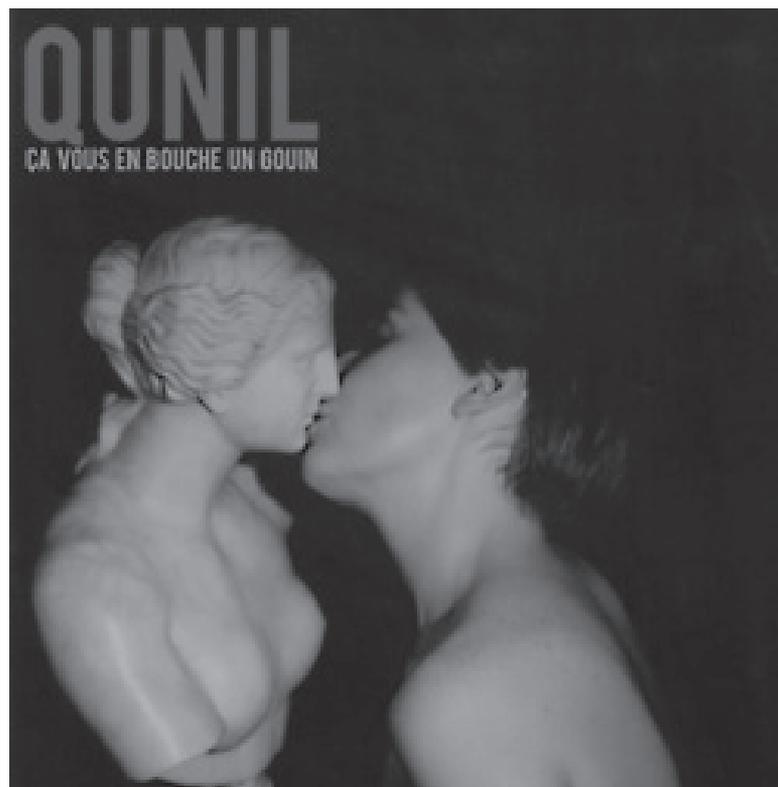
Dans le milieu étudiant très mélangé, nous rencontrons pas mal de non-hétérosexuel-le-s. Une deuxième association élargit désormais les perspectives et les activités proposées afin d'accroître la visibilité et de tenter d'atteindre enfin une réelle égalité.

Le milieu universitaire, sorte de bulle protégée, offre un cadre privilégié pour l'ouverture d'esprit et l'affirmation de soi. Malgré cela, ce n'est pas un milieu où les gens aiment s'afficher. Bref, «on est à l'aise, mais pas tant que ça» souligne A, paraphrasant idéalement les dires d'un certain nombre d'autres étudiant-e-s. Plusieurs avis soutiennent que l'ouverture par rapport à la non-hétérosexualité et la visibilité dépendrait des facultés. Une plus grande facilité serait ainsi observée en Lettres et en Sciences Humaines que dans les branches purement scientifiques. L'e-mail d'un étudiant à l'EPFL publié sur le site de Plan-Queer évoque même un «voile» sur le sujet au sein de leur campus. De plus, un étudiant de l'Unil raconte avoir été négativement interpellé, voire moqué, par un autre alors qu'il y affichait des affiches pour un événement LGBTQ (Lesbiennes, gays, bisexuels, transsexuels, queer).

Une sensibilité accrue, mais pas encore idéale

Nous pouvons déjà observer une amélioration par rapport au gymnase, les étudiant-e-s découvrant de nouvelles perspectives. Il est donc moins nécessaire de se cacher, sans pour autant s'afficher, affirment plusieurs étudiant-e-s de première année. De plus, les étudiant-e-s ont des associations offrant un cadre idéal pour se rencontrer, échanger, et partager en se regroupant autour d'un sujet principal. L'ouverture et l'acceptation générale ne sont malheureusement pas encore optimales, mais ces assoc' existent justement dans l'espoir d'améliorer cela.

Le but est donc d'arriver à un point dans la société où toutes et tous peuvent être à l'aise en choisissant de faire ce qu'ils veulent et de s'exprimer comme il leur convient sans blesser personne, sans avoir la peur d'être



jugé. Dans cette perspective, n'importe qui pourrait s'embrasser ou se tenir par la main sans pour autant attirer des regards réprobateurs. «On existe, on n'est pas des fantômes, on n'est pas des obsédés, on est juste des personnes comme les autres,» affirme B, étudiant activiste gay. Il s'agit, pour lui comme pour d'autres, de montrer au travers de ces associations que ce groupe de personnes est bel et bien là, et mérite les mêmes libertés que tout autre. Il ajoute que, «si un groupe ne se montre pas, les gens ne peuvent pas savoir qu'il existe».

La naissance d'une nouvelle association, «pour une visibilité»

Sur le campus, deux associations proposent des activités aux étudiant-e-s non-hétérosexuel-le-s, leurs ami-e-s, et

ceux/celles plus ou moins intéressé-e-s par la question. La première, Plan-Queer, fondée il y a déjà quatre ans, propose des rencontres et discussions autour de la non-hétérosexualité, avec une certaine forme d'activisme. La deuxième, Qunil, dont la soirée de lancement eut lieu il y a environ un mois, se concentre sur une image simple et positive de gens se regroupant autour d'activités culturelles. Chacune offre ainsi sa manière d'atteindre l'égalité, à travers un processus de sensibilisation, de discussions ou en appréciant simplement des bons moments. Si ce sujet vous intéresse, ne serait-ce qu'un peu, vous êtes libre de participer à une réunion ou une activité vous interpellant. Les deux associations proposent aussi, bien sûr, des soirées, déjà fort appréciées du public. •

Claire Van de Broek



Qunil, pour les fans de sorties culturelles et de bons moments

Site web: <http://tumblr.com>
Nouvelle association rattachée aux Filles Affranchies, Qunil est principalement axée sur des activités culturelles. L'association du Q de queer à Unil donne un nom interpellant, drôle et décalé à ne pas prendre au pied de la lettre. Il est vrai qu'elle a été créée par des femmes aimant les femmes, mais leurs centres d'intérêts étant bien divers, elles proposent des sorties culturelles et variées, ouvertes à toutes et à tous, telles des expositions, des films, ou encore des soirées. L'idée étant d'offrir la possibilité de se regrouper pour des sorties amusantes plutôt que de se focaliser sur les côtés négatifs de la situation, déjà pris en charge. Un apéro est aussi prévu le dernier mercredi du mois à la Cap à partir du semestre prochain.



Plan Queer, pour les adeptes des discussions, des débats, et de l'activisme

Etablie au sein du campus depuis 2007, cette assoc' propose une multitude d'activités autour d'un certain activisme, l'idée étant que nous avons besoin de personnes luttant pour se faire entendre. Des conférences et des séances cinématographiques sont régulièrement organisées autour des sujets se rattachant à la non-hétérosexualité, et des problèmes pouvant en découler. Des sorties culturelles et des soirées sont aussi proposées. Ecoute et soutien sont en outre proposés à tout-e étudiant-e pouvant en avoir besoin. Si la cause vous interpelle, joignez-vous à une de leurs réunions mensuelles et apéro, pour plus de détails, voir leur site web.



Partage des notes de cours, la faculté de SSP est à «la zone»

Depuis octobre, la plateforme d'échange de notes de cours chère aux étudiant-e-s de Sciences sociales et politiques n'est qu'une page inactive. «La zone» a été éteinte après une bisbille entre organisateurs. Deux nouveaux sites sont prévus.

Les premières années d'études en Sciences sociales et politiques à Dorigny, c'est un peu la sélection naturelle. A moins d'avoir assez de relations pour se procurer les précieux sésames qui fournissent une chance supplémentaire de s'en tirer: notes de cours, photocopiés annotés, résumés et autres aide-mémoires qui circulent souvent depuis plusieurs semestres sous les tables. Certains ont acquis la réputation d'œuvre d'art académique. La plupart étaient concentrés sur «lazonne.ch», une plateforme d'échange mise sur pied à l'initiative d'une poignée d'étudiant-e-s. Seulement voilà, depuis des semaines, la mythique adresse est fermée. Dans les rangs des universitaires, c'est la panique, à quelques quinzaines des examens.

La Zone

Chères étudiantes, Chers étudiants.

Le site de « La Zone » n'est malheureusement et momentanément de travail d'arrache-pied pour rapidement remonter chacun puisse en bénéficier dans les meilleures conditions et nous nous excusons d'avance pour ce désagrément.

Nous en profitons pour remercier de tout coeur la collation précisons que la décision de fermeture de la plateforme.

Vous serez informé-e-s de la réhabilitation du site dès que possible.

Plus aucune plateforme d'échange avant les examens.

Jonas, artisan de la zone, a acquis une solide réputation dans les rangs des premières années. Idéaliste et convaincu, l'étudiant parle de partage et d'entraide estudiantine plutôt que de copinage et de compétition. «Je ne compte plus les heures à numériser des centaines de pages, martèle

Jonas qui ne souhaite pas donner plus de détails. Certains documents ont été téléchargés plus de 200 fois en quelques jours, c'est dommage.» Selon nos informations, ce serait l'association estudiantine facultaire, l'AESSP, qui serait à l'origine de la fermeture, notamment suite à des pressions extérieures. L'association finançait le serveur qui hébergeait «la zone», sans en être officiellement responsable. «Il y a eu un problème de communication, reconnaît le coprésident Andrea Coduri. L'utilisation de cette plateforme était floue, et nous avons voulu un règlement plus clair. Nous ne l'avons pas fermée.» Dans les couloirs, on parle de deux anciennes étudiantes qui n'ont pas goûté de voir leurs notes de l'époque circuler. Leur réaction aurait mis le

feu aux poudres.

«Passé un certain temps, on ne sait plus qui a écrit le premier texte ou qui l'a ensuite modifié. Les auteurs sont souvent anonymes, à de rares exceptions, détaille une source proche du dossier. Ça pose la question de la propriété, et de ce qui finit par tomber dans le domaine public.» Du côté des parents de l'ancienne «zone», plus question de relancer un site hébergé par l'association. On tente de mettre une nouvelle plateforme sur un serveur indépendant et durable. A l'AESSP, on reconnaît le besoin des étudiant-e-s, et on essaie de mettre sur place une solution informatique au plus vite. A la veille des examens de janvier, c'est la course. •

Erwan Le Bec

Ma Suisse, Ta Suisse, Notre Suisse: regards croisés d'étudiant-e-s en échange

Chaque semestre, les étudiant-e-s inscrit-e-s dans l'Ecole française de langue étrangère livrent leurs impressions sur le choc culturel dans le cadre du projet Tandem. Témoignages.

Billet d'Allemagne

Du privilège de pouvoir voter. Les votations – c'est quelque chose. Ainsi, les votations on en a fait notre slogan! Vous ne savez pas encore quoi faire le dimanche??? -Moi oui!!! Vous avez de nouveau l'occasion d'aller voter sur les chiens, la politique ou les instituts de beauté. Merci la Suisse pour toutes les communes, les élections ici sont comme une coutume. Voilà, une jolie sortie pour dimanche matin. Puis au resto car tout le monde a faim.

Billet d'Afrique du Sud

Une autre institution: le règlement. Des règlements, et encore des règlements. Et le règlement c'est le règlement. En Suisse il y en a pour tout: des règlements pour les règlements et des règlements encore pour s'assurer qu'ils ne seront pas enfreints.

Billet du Mexique

Du mérite d'être à l'heure. La ponctualité est extrême en Suisse; c'est une obsession qui a probablement quelque chose à voir avec l'industrie horlogère. Les bus sont à l'heure, le métro est à l'heure, les magasins ouvrent à l'heure... et les Suisses sont toujours à l'heure, j'en ai fait l'expérience. J'avais invité quelques amis chez moi (parmi eux une Suisseuse) pour faire une petite fête. J'avais dit 19h, ce qui dans mon pays signifie une heure après, jusqu'à ce que tout le monde soit là. Or, ce n'est pas la même chose ici en Suisse. En effet, mon amie suisse est arrivée pile à l'heure indiquée et moi je n'étais pas du tout, mais alors pas du tout prêt. Non seulement je n'avais de loin pas fini les préparatifs en cuisine, mais je devais encore me doucher et me préparer. La honte, quoi! J'étais

confuse car je ne la connaissais pas depuis très longtemps. Mais c'est là que la gentillesse suisse m'a sauvée. Mon amie m'a dit de ne pas m'en faire et m'a proposé son aide. Maintenant j'essaie de respecter les horaires.

Billet d'Outre-Atlantique

Une histoire de cornichons. Par un bel après-midi, dans ce beau pays suisse, je faisais mes devoirs quand j'ai remarqué que j'avais faim et, zut! je n'avais rien à manger! Bien, d'habitude, je fais mes courses à la Migros, mais aujourd'hui j'ai pensé, que diable, je vais donner une chance à Coop Ohhhh, c'était une mauvaise idée. Ainsi donc, j'entre dans la Coop Je cherche mes aliments préférés. Des céréales? Bof. Des fruits? Bof. De la viande? Bof. Des cornichons? Hmmm... Mais lesquels choisir? Ceux-ci verts et granuleux? Ceux-là plus épicés? Les plus

grands? Les plus gros? Dilemme. Donc j'ai décidé de demander à un vendeur de chez Coop. J'avais mes deux bouches dans les mains et: «Hé! Bonjour monsieur! S'il vous plaît, c'est lequel, le meilleur cornichon?» Le vendeur se tourne vers moi, il me regarde avec des yeux qui disent «Qu'est-ce que ce stupide gamin étranger me veut?» Mais tout ce qui sort de sa bouche c'est: «Un cornichon, c'est un cornichon!» Puis il se retourne, dit quelque chose de pas trop gentil à son collègue et continue son travail. J'ai entendu dire que les Suisses sont très serviables, mais, comme on le voit avec tous les stéréotypes, il y a des exceptions en Suisse aussi. Je pense que je garderai Migros comme magasin préféré, là où je peux poser toutes les questions ridicules dont mon cœur a le désir. •

Magdalena, Shazz, Luiza, Scott

Football américain en Suisse, même combat?

Sport national culte aux USA, le football américain connaît en Suisse une popularité grandissante depuis quelques années. Comment s'est faite son importation? Peut-on comparer sa pratique ici et là-bas?



Vous pensiez tout connaître sur votre cher campus, mais saviez-vous que le Lausanne University Club a terminé sa saison sur une seconde place au championnat NSFL (National swiss football league)?

Alors que le premier club helvétique de football américain voit le jour en 1982 à Lugano, le *Lausanne Sharks*

est créé en 1987. L'équipe sera affiliée à l'Université en 2009 sous le nom qu'on lui connaît aujourd'hui, devenant ainsi le premier club universitaire de Suisse. Il regroupe des joueurs étudiants, mais également venant de l'étranger. Plusieurs équipes d'élite et de juniors le composent, en compétition dans deux championnats au niveau romand et national. Relevons aussi la présence d'un groupe de «cheerleaders» pour les soutenir. (Cf. *L'auditoire* n°205).

Différences et similitudes

Même si aucun étranger n'évolue avec le LUC, l'influence américaine est bien là. «Les échauffements, tout comme les séances de théorie sont en anglais, parce que les termes n'existent que dans cette langue»,

explique Benjamin Favre, receveur au LUC depuis 2 ans. «Toutes les stratégies sont élaborées aux USA, et nous les reprenons simplement telles quelles.»

En ce qui concerne les règles du jeu, les championnats suisses suivent à peu de choses près celles de la College League, la ligue universitaire américaine. Les arbitres tolèrent toutefois certaines fautes supplémentaires afin, d'une part, d'assurer la sécurité des joueurs et, d'autre part, de laisser le jeu progresser.

«En revanche, l'esprit de combat fait partie intégrante du jeu et l'on ne peut s'en passer», ajoute-t-il. Les règles ont été conçues pour favoriser le contact, qui peut aussi devenir une stratégie. L'écart de niveau considérable constitue la différence majeure

entre les deux pays. Une comparaison ne serait même pas du tout pertinente. A l'échelle européenne, seule l'Allemagne se détache du lot. Cela dit, il n'empêche à la version «importée» d'avoir su conserver un état d'esprit fidèle à celui régnant au sein des formations yankees. «Nous formons une équipe très soudée où règne la confiance, nécessaire au bon déroulement du jeu», rapporte Benjamin. Le fair-play est respecté, et l'usage même veut que personne ne conteste les six ou sept arbitres présents sur le terrain afin d'assurer un contrôle optimal du match. Le LUC, champion l'année prochaine? Affaire à suivre... •

Valentine Zenker

Etudiant-e-s dans des organisations caritatives, pour qui travaillent-ils/elles?

De plus en plus d'étudiant-e-s récoltent des dons pour des organisations caritatives, mais pour qui travaillent-ils/elles? Quelles sont les motivations de l'entreprise se cachant derrière ce job idéal en apparence? Témoignages.

Imaginez un travail qui vous permettrait d'être en contact avec les gens, de vous investir pour la bonne cause et, surtout, de gagner de l'argent (environ 4500 francs par mois). Intéressant, non? Beaucoup d'étudiant-e-s travaillent à côté de leurs études dans la rue; ils abordent les passant-e-s pour leur proposer de sauver la planète en signant une promesse de dons au bénéfice d'une association caritative. *L'auditoire* s'est intéressé aux motivations de ces jeunes, mais surtout à celles des entreprises qui les engagent.

Première phase: le recrutement

Première constatation, ce ne sont pas les organisations caritatives elles-mêmes qui recrutent les personnes en charge de la récolte de dons, mais des agences spécialisées mandatées. Lors de l'entretien

d'embauche, les qualités recherchées surprennent: Alicia, étudiante à la faculté de Sciences sociales et politiques confie son étonnement, «ils trouvaient que j'étais trop motivée par le côté humanitaire et pas assez par le commercial». En effet, il semblerait que le meilleur atout pour un-e future employé-e soit la capacité à récolter de l'argent et non la foi en les vertus de l'humanitaire. Recalée, Alicia s'avoue déçue, car elle pense que sa motivation aurait pu lui permettre de défendre au mieux les intérêts des organisations

De plus, les recruteurs-euses retiennent plus de gens pour le travail hebdomadaire que journalier. Cette formule peut s'avérer problématique pour un-e étudiant-e qui doit placer un certain nombre d'heures de cours à côté de son travail. Pratique pour

un job de vacances donc, mais quasiment impensable pour un travail régulier.

Deuxième phase: le terrain

Une fois que la personne est engagée, elle est «prêtée» par la boîte de recrutement à une organisation qui l'envoie sur le terrain. Avant de partir, il faut être bien préparé-e. Nina*, étudiante à l'Ecal, témoigne de sa surprise quand elle a reçu un dossier de phrases à apprendre par cœur: «il y en avait une pour chaque situation, pour réagir au mieux à ce que disaient les gens, et surtout ne pas les laisser filer». La jeune femme se dit aussi choquée par certaines méthodes enseignées par les recruteurs-euses. «Pour le porte-à-porte, il ne fallait pas hésiter à entrer chez les gens, se laisser inviter à boire un café, tant que la discussion pouvait

pousser les gens à signer une promesse de don.»

Ces entreprises n'ont donc pas grand-chose d'humanitaire, leurs méthodes restent discutables et leurs activités, basées avant tout sur le commercial, s'apparentent à ce que l'on pourrait nommer un «business de l'humanitaire». Pour ce qui est des employé-e-s, force est de constater que ce travail semble plus adapté à un-e étudiant-e se destinant à une carrière commerciale qu'à un futur «médecin sans frontière». •

*Prénom fictif

Cristina Eberhard

Ils font avancer la médecine. Mais comme cobayes

Les affiches multicolores du Chuv (Centre hospitalier universitaire vaudois) sont placardées contre les murs de l'Unil. L'explication est simple: les étudiant-e-s sont très prisé-e-s pour diverses études médicales. Une façon de gagner des petits sous, mais non sans risques.

Le Chuv recrute beaucoup de volontaires pour participer à des études en toxicologie, pharmacologie, génétique ou encore en vaccinologie; parmi eux une majorité d'étudiant-e-s, que les médecins qualifient facilement de «cobayes idéaux». Et ce à raison: cette population a la réputation d'être à l'affût de petits jobs qui mettent du beurre dans les épinards. La somme de 750 francs proposée par le Chuv est à ce titre très alléchante. Mais ce genre d'expérience n'est pas à prendre à la légère, et comporte parfois des risques dont les universitaires tendent à minimiser la portée. Se porter volontaire pour des études sur le métabolisme, la mise au point d'un vaccin ou encore de médicaments est une contribution au progrès de la science pour certain-e-s. Notamment les étudiant-e-s en médecine, ou dans le domaine de la santé, qui sont plus enclins à participer à ce genre d'expériences: pour eux, ce n'est pas uniquement un moyen de gagner de l'argent, c'est aussi une participation active à la recherche médicale qui leur permet de voir les choses de l'intérieur.

Une pénurie de volontaire depuis quelques années

Ce serait «une quasi tradition», selon un étudiant en 2^e année de médecine, qui compte lui aussi faire ses premiers pas dans l'expérience clinique. Il existe toutes sortes de recherches: dans certains cas, le test consiste simplement à manger une pomme (dans le cadre d'une étude sur le métabolisme), tandis que dans d'autre il s'agit de se faire injecter un vaccin (contre la tuberculose par exemple) et observer les réactions sur de longues durées (jusqu'à dix mois).

Mais la participation de tous n'est pas assurée, regrette Thierry Buclin, médecin-chef de l'unité de pharmacologie et toxicologie au Chuv: en effet, «les femmes sont sous-représentées dans certaines recherches.» Cela notamment en fonction du cycle, qui peut «troubler l'étude». Chaque groupe de recherche compte «plusieurs dizaines de volontaires dont une bonne moitié sont des étudiants», précise Thierry Buclin. En revanche, ce sont principalement des étudiant-e-s en médecine. Selon le responsable, ce sont en effet des candidat-e-s idéaux-ales puisqu'ils sont «en bonne santé et curieux». Il affirme que c'est «formateur car cela les initie au monde de la recherche». Il ajoute que «c'est aussi une expérience humaine, qui permet de s'identifier aux patients».

Risques minimes, mais non négligeables

Mais qu'en est-il des risques? Si le Chuv est très strict sur les critères de sélection des volontaires et prend des mesures de sécurité, il n'en demeure pas moins que le risque zéro n'existe pas. Malgré une réglementation stricte, selon Thierry Buclin, «les risques de complications graves sont minimes», mais néanmoins existants. «C'est une question d'éthique personnelle», affirme le spécialiste. «Je n'ai vécu des situations graves que 2 ou 3 fois sur toute ma carrière. Mais je mentirais si je disais qu'il n'y a aucun risque» explique t-il. Si le potentiel de séquelles graves telles qu'arrêts cardiaques ou maladies sont rarissimes, la participation à ce genre d'expériences comporte cependant des «petits inconvénients réguliers» tels que des malaises, nausées, éruptions cutanées ou hématomes. Il semblerait que ce soit le prix à payer pour que la science progresse. C'est du moins l'avis des chercheurs-euses.



Stefano Torres

Le protocole est strict, les avantages multiples, et pourtant ce sont le plus souvent des universitaires qui sont recruté-e-s pour des expériences cliniques.

Un protocole strict

Les étapes de ces recherches cliniques sont réglées comme du papier à musique. L'étude est mise sur pied deux mois à l'avance: il s'agit de trouver des fonds et d'élaborer un protocole. Ce protocole est ensuite examiné par un organisme indépendant du Chuv qui vérifie que tout est correct au niveau éthique. Si ce n'est pas le cas, l'étude est annulée. Puis commence la recherche de volontaires, par le biais d'affiches. Les volontaires intéressé-e-s ont ensuite quelques jours pour se décider, et s'ils acceptent de participer, ils subissent un check-up médical complet. Ils assistent à une séance durant laquelle on leur explique le but et le déroulement de l'expérience. Finalement, l'étude démarre: elle peut se dérouler sur une seule journée ou sur plusieurs mois. Il y a en effet des études plus légères que d'autres. Au niveau juridique, les participant-e-s sont couvert-e-s par les assurances du CHUV. En cas de problèmes, «c'est le chercheur qui paie», explique Thierry Buclin. «Mais la loi est en train de changer, ce qui va modifier la

recherche, accuse le médecin. Actuellement, la recherche est victime d'une surréglementation qui complique toute les démarches.» Étonnamment, le CHUV traverse depuis quelques années une pénurie de volontaires. Une disparition que les responsables expliquent par le manque de disponibilité des gens, mais aussi par leur méfiance croissante. Quelques scandales médicaux largement ébruités par les médias ont généré des inquiétudes. (Par exemple les nombreux dangers de la pilule contraceptive ou encore le vaccin ROR qui aurait rendu certains enfants autistes.) S'y ajoute la mauvaise image propagée par des tests cliniques américains, moins encadrés, qui sont effectués sur des SDF. Du côté des cobayes occasionnel-le-s, il y a les téméraires et les sceptiques, les aventuriers-ères et les prudent-e-s. Pour les étudiant-e-s, l'équation semble souvent se demander si cela vaut la peine de passer plusieurs heures à l'hôpital pour se payer un super voyage. •

Chloé Brechbühl

Le diable s'habille en Zara, dans l'enfer de Dorigny

Loin d'être absentes du campus, certaines grandes marques trahissent l'influence du milieu de la mode sur les étudiant-e-s. Passion pour le style ou simple conformisme ? Enquête.

En observant la population d'un amphithéâtre dans son ensemble, on peut constater que les gravures de mode ou autres dandys sont, dans notre génération, des espèces en voie de disparition. Les étudiants ne s'imposent plus le casse tête d'associer au mieux la matière, les motifs et la couleur pour atteindre un dress en harmonie avec leurs goûts et les règles inaliénables du code vestimentaire. Avec un rapide coup d'œil, on constate que beaucoup mêlent rayures et carreaux, ferment le dernier bouton d'un blazer ou mettent des chaussettes blanches en dehors d'un cours de tennis. De quoi faire raccrocher ses mitaines à Karl Lagerfeld. Mais la réalité est plus subtile.

Le look des étudiant-e-s trahit souvent une certaine uniformité dans la redondance des marques de vêtements, ce qui nous laisserait croire qu'une majorité d'entre nous suit les grandes tendances de la mode, mais les étudiant-e-s semblent en retard de deux à trois ans sur celle-ci. Abercrombie & Fitch, une marque désormais très présente dans nos garde-robes, a connu un «boom» de sympathie en 2007-2008, devenant une preuve indirecte d'un voyage à Londres ou bien outre-atlantique. Elle fut pourtant toujours considérée comme un vêtement «casual», voué à être porté le dimanche à l'abri des regards devant téléfoot.

Les beaux sacs ont disparu

Le sac Longchamp, tristement déclassé au rang de «sac de plage» dans les critères élitistes des spécialistes de la mode demeure le numéro un des sacs de cours des étudiantes. Le sac à main, ultime accessoire de féminité, semble, lui, devenu caduc. Pour celles qui se permettent le luxe, Louis Vuitton semble la seule et unique alternative, nous laissant sur notre faim de Chloé, Darel, Prada, Gucci, Chanel, (lady) Dior ou de Hermès (Kelly ou Birkin). Cela laisse à



Claire Von Den Broek

De quoi faire hurler des militant-e-s de la SPA, mais la fourrure demeure un incontournable en termes de confort, chaleur et élégance.

croire que notre université est dans un monde parallèle à la dictature de la haute couture qui n'intéresse apparemment pas les étudiant-e-s. Tout le contraire du bilan d'un sondage mené par *L'auditoire*, 74% des femmes et 42% des hommes interrogés se disent intéressés par la mode, et la moitié de l'échantillonnage avoue que le style est déterminant dans le choix de leurs fréquentations. Tout le monde (ou presque) dit correspondre à un certain style vestimentaire; ayant chacun une préférence pour le confort, la régulation thermique, l'élégance, l'étalage de la richesse, le suivi des tendances, l'originalité, l'anticonformisme ostentatoire ou bien la souffrance des yeux d'autrui. Pourtant à peine 20% des étudiant-e-s dit avoir suivi la Fashion Week printemps-été 2012 qui s'est déroulée en septembre dernier. Bien que, à ma connaissance, personne ne se présente nu-e sur le campus, dans la tête des étudiant-e-s de l'Unil, l'habillement semble



Grégoire von Blon

Le cabas fait un effet casual chic. Freitag, même hors de prix, s'affiche en tête du hit parade des sacs de cours en Suisse. On salue le fedora et sa touche fantaisie.

s'effacer devant des problèmes plus futiles tels que la réussite de leur cursus universitaire. A croire que le milieu des grands couturiers qui nourrissait de nombreux fantasmes semble perdre de l'influence. Seulement 20% des sondés ont connaissance d'Anna Wintour, la rédactrice en chef de Vogue USA, qui serait pape si la mode était une religion. A part Chanel, toutes les maisons de haute couture sont déficitaires, la maison Lacroix a même été mise en faillite en mai 2009. Pour poursuivre son activité de création, on se lance dans des activités plus démocratiques et plus lucratives afin de maintenir son activité à flot. Jean-Paul Gaultier privilégie avec succès le commerce de parfum en utilisant son nom et sa réputation, Dolce & Gabbana lance des lignes comme D&G à l'instar de Sonia by Sonia Rykiel. Ce phénomène tend à faire tomber nos créateurs de leur piédestal qui, en



Claire Von Den Broek

La couleur risquée du pantalon ne trouble pas l'harmonie de la tenue. L'écharpe permet elle de passer d'un cercle de poètes disparus à un auditoire sans prendre froid.

voulant démocratiser, vont finalement vulgariser la haute couture. La contrepartie à grande échelle, fait d'ailleurs planer le doute sur les personnes possédant des vêtements ou accessoires de luxe. Au même titre, Zara et H&M rendent la mode accessible au plus grand nombre, notamment aux étudiant-e-s, en plagiant grossièrement les podiums ou en s'associant à des grandes maisons de couture (Versace avec H&M), ce qui uniformise encore plus les tenues. Depuis la «révolution» de Coco Chanel, nous sommes actuellement dans une phase de grande métamorphose vestimentaire qui bouleverse l'ordre établi. Les vêtements sont toujours aussi déterminants dans les rapports sociaux, demeurent une sorte d'uniforme des classes et miroitent souvent une partie de la personnalité. •

Ils sont parmi nous



Ils/elles sont sur le campus, caché-e-s parmi nous, et essaient de se frayer un chemin vers le monde de l'art. Découvrez dans chaque édition, une nouvelle interview de l'un ou l'une de ces ambitieux-euses artistes.

Peinture, cinéma, photo, musique, BD, sculpture, ou d'autres encore, c'est vers l'une de ces vocations artistiques que se dirigent certain-e-s étudiant-e-s de l'Unil. Un objectif pas toujours évident à atteindre, avec des études qui n'ont parfois aucun rapport. Mathieu Brefin est étudiant de 2^e année en HEC. Il a 21 ans et réalise des court-métrages:

Quelles sont tes ambitions et comment comptes-tu y arriver?

Mon but est de devenir réalisateur. D'abord en créant une chaîne de court-métrages, qui me permettrait d'entrer dans le milieu le plus facilement possible. Ensuite, en réalisant des plus grands films. J'avais l'idée aussi de créer une association de réalisateurs où chacun partagerait ses idées pour créer des gros projets ensemble.



Mathieu Brefin

Y a-t-il un moment précis, ou un film en particulier qui t'a donné envie de faire du cinéma?

Ça a commencé en 2006. Avec des potes, on avait une sorte de «Puissance 4» en 3D. On a commencé à le filmer par hasard, avec un appareil

photo, en le faisant passer pour une base militaire vue d'un hélicoptère. Ça nous a donné envie de continuer à tourner d'autres court-métrages. On a même fait une parodie de Matrix d'une heure! C'est vraiment là l'essence de ma motivation: créer des films entre amis et passer des bons moments.

Est-ce difficile à gérer avec tes études?

Pour tourner oui. Quand tu es aux études, tu n'as pas le temps de réunir les gens pour mettre en œuvre tes projets... Donc pour les plannings de tournage, ça se passe surtout pendant les grandes vacances.

Pourquoi n'as-tu pas fait une école de cinéma? Pourquoi HEC?

Les écoles de cinéma ont la réputation d'être chères, et il ne s'agit pas d'avoir un bon diplôme pour rentrer dans ce

milieu, il faut surtout se créer des contacts. HEC est plutôt un parachute de secours pour le futur, étant donné la crise mondiale qui se propage... et ça peut m'être utile pour créer ma propre maison de production, si j'y parviens.

Une source d'inspiration particulière?

En général, les films qui te mettent un peu «KO» à la fin, et qui te donnent à réfléchir. Stanley Kubrick est vraiment le cinéaste que je considère comme le meilleur parmi les «anciens», et David Lynch, l'un des cinéastes «actuels» que j'apprécie le plus. •

Stefano Torres

web: vimeo.com/user9514564

Les stages de théâtre à la Grange de Dorigny, de la parole à l'acte

Un type de formation qui enthousiasme non seulement les étudiants, mais qui peut aussi se révéler précieux pour leur avenir. Enquête

«Energie! Conviction! Visualisez ce que vous dites!», assène Yann Mercanton à ses stagiaires ravi-e-s, qui, debout autour d'une table, ont reçu l'instruction de lire tour à tour des bribes d'un texte en lui donnant vie. Nous sommes samedi après-midi, et cet exercice périlleux se déroule dans le cadre d'un stage de théâtre mis en place par la Grange de Dorigny, service culturel de l'Unil. Si ce type de formation est plébiscité par les étudiant-e-s qui «deviennent souvent des fidèles», affirme Dominique Hauser, programmatrice à la Grange, il est également de plus en plus présent dans d'autres secteurs, où confiance en soi et bonne capacité d'élocution sont de mise.

«Sur scène, on peut être anarchiste!»

Le service culturel de l'Unil met

chaque année en place deux à trois stages en collaboration avec des professionnels-le-s du théâtre. La mission que les programmatrices se sont donnée: proposer à un public traditionnellement théoricien une parenthèse pratique ainsi qu'une ouverture à la vie culturelle lausannoise. Les metteurs en scène se prêtent volontiers à ce jeu, comme Yann Mercanton, auteur du spectacle «Hétéro-kit», qui désire avant tout développer l'imagination des stagiaires et transmettre son amour du théâtre. Les participants, quant à eux, sont enthousiasmés par la liberté, l'absence de limites, et les rencontres. «Dans la vie, on est toujours figé. Sur scène, on peut être anarchiste!», se réjouit Katya Kukharets, étudiante en sociologie. Ainsi, si ces stages ne sont a priori pas professionnalisants, ils constituent

pendant un excellent moyen de découvrir le monde du théâtre et parfois de préciser ses objectifs professionnels en se créant des contacts, affirme Annick Budry, responsable du festival Féculé.

Des formations interdisciplinaires en vogue

De telles formations sont aussi les témoins de ce qui se passe actuellement dans le paysage romand du théâtre. En réponse aux difficultés de se faire une place sur la scène romande, de plus en plus d'écoles encouragent les comédien-ne-s à suivre des programmes interdisciplinaires. Des formations continues d'animation théâtrale ou encore de médiation culturelle ont ainsi vu le jour récemment, de même qu'un nombre croissant de stages sur la prise de parole en public.

A l'Unil aussi

L'Unil offre, elle, depuis huit ans, en collaboration avec la Manufacture (HETSRI), un CAS de dramaturgie et performance du texte. Ce programme vise tant les professionnel-le-s du théâtre que les diplômé-e-s en Lettres et est conçu pour «combler un déficit dans le domaine de la dramaturgie», affirme la professeure Danielle Chaperon, qui en est la responsable. Il n'existe aujourd'hui aucune formation universitaire d'études théâtrales en Suisse romande, tout au plus un projet de Master incluant un programme de spécialisation dans le domaine. •

Oriane Makowka

Rencontre avec Steve Nomad, rappeur engagé contre l'homophobie

L'auditoire a rencontré le rappeur valaisan Steve Nomad à l'occasion de la sortie mi-novembre de son titre «Excuse-Moi», qui dénonce l'homophobie latente dans notre société. Une démarche rare lorsque l'on officie dans le milieu du rap.

Steve Nomad se démarque par un profil pour le moins atypique. Un chef d'entreprise de 49 ans qui rappe, ce n'est pas banal! «J'ai toujours aimé la musique avec des paroles recherchées», affirme-t-il. A l'époque, le rap n'existait pas encore. Puis il y a vingt ans, il découvre McSolaar, fameux rappeur français qui se démarque par un style nouveau, caractérisé par un flow jouant sur les mots et des paroles très travaillées. Cependant, le véritable déclic de Steve Nomad est un concert de Stress qu'il voit avec avec son fils à 40 ans: «J'assistais à la représentation avec le même regard qu'un ado». «A ce moment, je me suis dit que c'était fini de rêver, il était temps de passer à l'action», poursuit-il. Grattant la guitare depuis longtemps, pourquoi donc avoir choisi le rap? «C'est la manière la plus évidente d'exprimer des choses très personnelles par les mots», explique le Valaisan.

Tabous dans le rap

Le titre «Excuse-Moi» (1) revient sur le thème de l'homophobie. Le clip du morceau est réalisé par Romain Guélat, réalisateur à la TSR qui a déjà collaboré avec de nombreux-euses artistes. A travers des jeux de lumière, le rappeur ainsi que toute une série de visages, se maquillent et se travestissent face à la caméra. Une confusion des genres invitant à la tolérance.

«Rien n'est fait contre l'homophobie»

Pourquoi ce thème? «Dans une certaine partie des concerts de rap, on peut entendre beaucoup de propos homophobes proférés sans que personne ne réagisse». Steve Nomad

dénonce une forme de tabou autour de la question. «Les rappeurs défendent de nombreuses causes, telles que la lutte contre le racisme, ou encore les mouvements en faveur de la Palestine, mais rien n'est fait contre l'homophobie». Pour le rappeur, les raisons de ce manque d'engagement viendraient des caractéristiques associées à ce milieu, soit ses côtés jeune et masculin. «A mon avis, il y a un phénomène d'âge: quand on est jeune, on pose facilement des limites et on veut montrer ce que l'on n'est pas, affirme Steve Nomad, c'est une manière de construire son identité».

Phénomène latent

Le rappeur dénonce également un malaise plus général. «L'homophobie est en quelque sorte ancrée dans notre société», selon Steve Nomad. Il illustre son propos par l'exemple du football qu'il pratique souvent et dans lequel on peut vite «s'insulter de «pédé». Et ce phénomène ne se limite pas qu'au sport...

Le malaise intervient également dans les réactions quant à son titre. «Avant, quand je rappais en faveur de la cause palestinienne, on ne me demandait pas si j'étais Palestinien. Mais à présent que je fais un titre contre l'homophobie, on me questionne sur mon orientation, alors que ça n'a pas lieu d'être». Mais il n'en démord pas: «si un artiste se disant engagé n'ose pas critiquer l'homophobie sous prétexte que c'est un tabou, il perd en crédibilité». Malgré tout, Steve Nomad est satisfait des réactions quant à son morceau, «elles sont en grande majorité très bonnes dans le monde du rap», assure-t-il. Il reste tout de même déçu du manque de réactions des associations et mouvements suisses contre l'homophobie par rapport à la sortie de son titre. Ces organisations devraient, selon lui, mettre autant en

avant ce type de démarche positive que dénoncer les cas d'homophobie dans la société. •

Ismaël Tall

(1) Steve Nomad travaille sur son 2^e album prévu pour printemps 2012. Vous pouvez découvrir le clip de la chanson «Excuse-Moi» à cette adresse: <http://www.youtube.com/watch?v=DWq6rhwW57g>



Rap et homophobie: questions posées à «Colt Seavers», responsable du portail suisse de hip-hop represent.ch

Selon vous, à quoi est due l'homophobie dans le rap?

C'est un raccourci un peu trop facile à mon avis, on ne peut pas se poser la question dans ce sens et la question à se poser est «A quoi est due l'homophobie dans le monde?». En effet, le monde du rap n'est pas une entité à part entière, on ne peut pas considérer le rap comme un tout et dire que le rap serait une fois homophobe, une fois sexiste, matérialiste, etc. Je pense qu'il existe autant de façons d'être hip-hop que de personnes. Et pour en revenir à l'homophobie, les textes de rap ne sont finalement que le reflet de certains courants de pensée. Et si certains justifient leur homophobie en citant des textes religieux, la grande majorité de ce que l'on considère comme étant des textes homophobes n'est en fait que le reflet d'une façon de parler. Elle n'a pas pour but de dénoncer l'homosexualité, mais plus de dénigrer la masculinité d'un autre. À ce titre, tous les milieux masculins peuvent être considérés comme homophobes, traiter l'autre de tapette ne signifie pas que l'on soit

homophobe à mon sens, il s'agit plus d'un tic de langage commun. Alors oui, c'est effectivement navrant, et je comprends tout à fait que certaines personnes puissent se sentir agressées, mais je ne pense pas que l'on puisse dire que le rap soit plus homophobe que le football ou le poker.

Pourquoi les rappeurs n'osent-ils pas s'attaquer à l'homophobie, alors que c'est une discrimination comme une autre?

Je pense qu'ils ne se sentent tout simplement pas concernés par cela. Généralement quand on prend fait et cause pour quelque chose, il y a derrière notre engagement des raisons personnelles qui nous poussent à le faire. Le rap est certes une musique revendicative, mais doit-elle pour autant défendre toutes les causes?

Barthes et la bêtise: un rapprochement fécond

Claude Coste, auteur de *Roland Barthes moraliste* et responsable d'une anthologie *Roland Barthes*, consacre un nouvel ouvrage au maître, éclairant, très fouillé et passionnant.

La redécouverte de Roland Barthes a été amorcée par la publication, revue et corrigée, de ses *Œuvres complètes* aux éditions du Seuil en novembre 2002. Depuis, c'est une averse de parutions relatives au natif de Cherbourg.

Le thème de la bêtise traverse l'œuvre de Barthes

Textes inédits, archives manuscrites et sonores, biographies (on en attend une nouvelle pour février 2012), ouvrages de vulgarisation, essais critiques, actes de colloques, articles de presse, éditions de luxe, est-ce un mystère si l'étudiant-e en littérature

d'aujourd'hui se prend de passion pour le sémiologue des années 70? Le récent essai de Claude Coste, *Bêtise de Barthes* (Klincksieck, 2011), est à ranger dans ce dossier. Mais avant lisons-le.

Du combat contre le stéréotype à la revendication d'une certaine naïveté, le thème de la bêtise traverse l'œuvre de Barthes. Cependant, Claude Coste n'a pas choisi de suivre la chronologie, il a préféré rassembler les approches du phénomène selon différents axes: «explorer ma propre bêtise», bêtise du stéréotype, bêtise du corps «écrit», bêtise en littérature, bêtise en politique et bêtise en voyage. Le nombre et la diversité des références témoignent d'une connaissance approfondie, et si la lutte pour le titre de spécialiste de

Barthes est bel et bien engagée, Claude Coste apparaît comme un candidat sérieux. A propos, on pourrait d'ailleurs distinguer entre ceux/celles qui ont connu l'auteur de *La Chambre claire* et ceux/celles qui ne l'ont jamais rencontré, Claude Coste appartenant au second groupe.

La spirale de la bêtise

Soulignons la richesse des mises en perspective. La vraie réussite du livre est d'échapper au genre de la compilation pour donner à lire une reformulation progressive de la bêtise. D'abord, celle-ci se pose comme repoussoir de tout travail intellectuel. Ensuite, elle apparaît liée plus fondamentalement non à l'intelligence, mais à la subjectivité. Enfin, la poursuite de l'originalité ne sauvant pas

de la répétition, la bêtise se désamorce par l'acceptation du sujet, inévitablement un peu bête, que je suis, par l'appropriation de la réalité, la littérature étant l'espace de cette affirmation. D'aucuns reconnaîtront là l'image de la spirale.

Barthes fut taxé d'ineptie par certains. C'est un autre mérite du livre que de proposer une réévaluation des polémiques (le «fascisme» de la langue, *Picard* et la *Nouvelle Critique* ou encore la réception de *La Peste* de Camus). On regrettera l'insertion typographique des références dans le corps du texte, mais il s'agit d'un moindre défaut au vu des nombreuses qualités. •

Samuel Estier

Court-métrages, courte-nuit

La tournée de la Nuit du court-métrage s'est achevée à Lausanne. Déroulement de la soirée dans les chaussures d'un rédacteur insomniaque et cinéphile.

C'est à 19h15 que commence la première projection, avec le speech des organisateurs-trices du festival. Au programme de la soirée: treize séances à thèmes, chacune constituée d'une sélection de court-métrages internationaux et durant jusqu'à une heure et demie. Les thèmes de ces séances, il y en a pour tout les goûts: du pure *Nathalie Baye*, des *Univers Parallèles*, *Why Do I Love Animation*, ou encore un voyage, *Destination Argentine*. Bref, impossible de dire qu'il n'y a pas son genre de film.

Nous sommes plus de 3000 spectateurs-trices à venir nous régaler de court-métrages cette nuit-là... aux Galeries. Eh oui! c'est dans ces (relativement) petites salles, que se croisent et s'entrecroisent toutes ces personnes. Heureusement, pas toutes en même temps. Mais on

sent tout de même l'ampleur de la foule lorsque certain-e-s arrivent en avance alors que d'autres sortent à peine d'une projection en retard. De quoi affoler les «déchireurs-euses» de tickets.

Les projections s'enchaînent malgré tout, heure après heure, transformant peu à peu les gens en zombie. Mais c'est une ambiance bon enfant qui règne dans les salles. Car, plus que de fins analystes cinématographiques, ce sont plutôt des grand-e-s et des petit-e-s qui viennent rire en cœur à la moindre absurdité.

Prix nocturne

À trois heures du matin, cette 14^e édition arrive à son terme. Le jury, constitué de jeunes étudiant-e-s – dont certain-e-s sont rédacteurs-trices à *L'auditoire* – font part de leur verdict aux derniers durs à cuire restant dans



Casus Belli de Yorgos Zois, le film primé par le Jury des Jeunes

les salles de projections: *Casus Belli*, film grec du programme *Absurdum Delirium*. Entre les films qui nous font rire, ceux qui nous révoltent, ceux qui nous font vomir, le choix n'a pas dû être facile, car le niveau est haut. De plus comment faire face au trop célèbre *Tom&Jerry*, du programme *Chabada...?*

D'après Séverine Chave, membre du jury, même si plusieurs film étaient dans leur ligne de mire, seulement deux d'entre eux faisaient (presque) l'unanimité. Le jury est donc arrivé au «choix final» assez rapidement. Quand à *Tom&Jerry*, «je pense que le public, comme nous, n'a pas pensé à primer un film déjà si célèbre et si récompensé» ajoute-t-elle. Le but du festival n'était finalement pas tant la compétition, mais plutôt de passer une bonne soirée à voir «plein de

bons court-métrages».

Et cela se confirme par le choix de la programmation. Car d'après Marcel Müller, responsable de la programmation du festival, il n'y a pas vraiment de règle précise pour être sélectionné au festival. Certains programmes sont déjà «pré-constitués», comme les nominé-e-s et gagnant-e-s des *Quartz 2011*. D'autres sont choisis assez arbitrairement, par coup de cœur à tel ou tel festival.

Après la remise des prix, quelques derniers court-métrages, en guise de clôture, sont montrés au public. Puis, à quatre heures, les croissants et le café sont offerts aux derniers-ères survivant-e-s, en guise de... petit-déjeuner? •

Stefano Torres



Chroniques Deluxe

Musique, cinéma, littérature, bande dessinée, sites internet... L'auditoire vous propose à chaque numéro de découvrir quelques perles rares. De la culture à consommer sans modération.

Anna Aaron, *Usine à Gaz*

Un épais trait de crayon noir sur chaque joue, une basse, une batterie, une guitare, un synthé et un piano sont la formule de scène d'Anna Aaron et de ses trois musicien-ne-s. Elle présente son premier album *Dogs In Spirit* aux accents de rock alternatif.

Ce qui frappe en premier lieu chez la Bâloise de 26 ans, c'est sa voix à la fois rauque et mélodieuse, mais



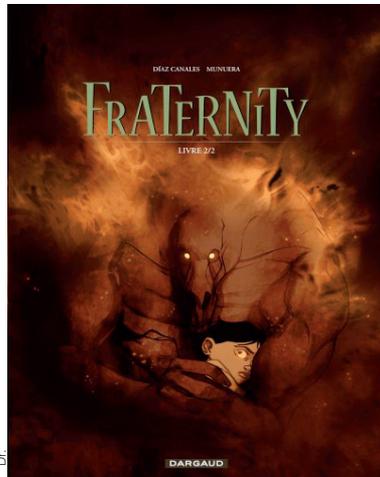
imposante. Une puissance que son piano laisse également transparaître à travers des parties très rythmiques, qu'elle joue seule ou avec ses musicien-ne-s, à qui la balance son laisse une aussi belle part qu'à la voix. Ensemble, le groupe emmène le public par les yeux et les oreilles dans un monde étrange et semi-magique, à la frontière de l'imaginaire.

Et si les textes invoquent par moments des monstres et autres esprits, ce n'en est que pour renforcer le sentiment d'impuissance de l'Homme dont Anna Aaron exprime symboliquement les peurs et les faiblesses. Il en ressort une espèce de rudesse sensible, de sauvagerie rêvée et imagée envoûtante. Le spectateur est convié à une cérémonie avec les démons d'un univers musical unique mais c'est bien avec lui-même qu'il finit par danser. •

A.C.

Fraternity, Livre 2/2 – Juan Díaz Canales, Jose Luis Munuera – Dargaud, 2011

1863, Etats-Unis; la guerre de Sécession fait rage. Au cœur de l'Indiana, une étrange communauté baptisée Fraternity constitue toutefois un havre de paix épargné par les violences humaines. Dans cette société, dont le fonctionnement est basé sur le partage des biens, l'équilibre est fragile; et le moindre



événement peut faire basculer la ville dans le chaos. L'arrivée inattendue d'un jeune garçon sauvage entraîne des tensions, exacerbées par la présence dans les bois environnants d'une étrange bête aussi menaçante qu'invisible.

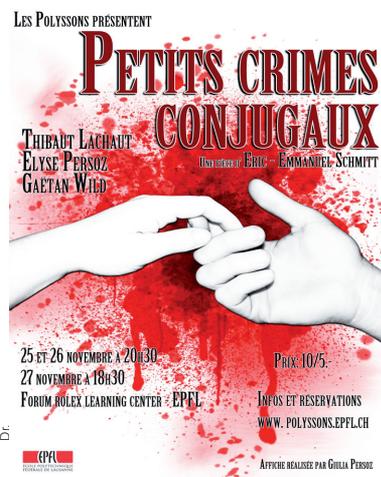
Des cadrages rappelant des plans de cinéma et un scénario puissant nous font rapidement passer outre les considérations graphiques, pour nous laisser emporter par un récit fort et troublant. Difficile de ne pas penser que Díaz Canales met le doigt là où ça fait mal, comme pour mettre en images la faiblesse morale de l'être humain. Deux volumes prenants, sombres et violents, qui parviennent à nous tenir en haleine d'une bien belle manière. •

C.G

Des crimes conjugaux au Rolex

Les 25, 26 et 27 novembre derniers était présentée au Rolex learning center l'intrigante pièce d'Eric-Emmanuel Schmitt, *Petits crimes conjugaux* par la troupe de l'EPFL, Les Polyssons. Emotion et intrigue à la clef!

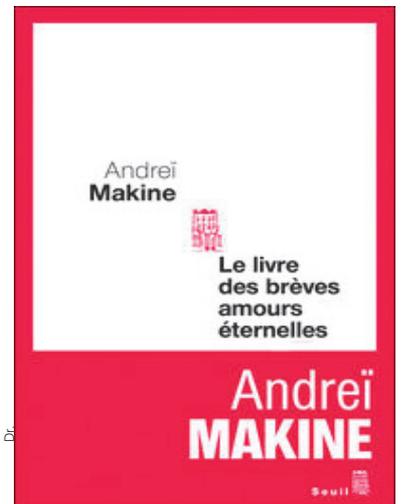
Elyse Persoz et Thibaut Lachaut sont rentrés avec intensité dans le rôle de Lisa et Gilles, un couple qui fait face à l'amnésie de ce dernier suite à un



accident dans leur appartement. Il tente de reconstituer son passé et celui de son couple. A force de révélations, on découvre le personnage; un écrivain qui a des théories sur tout et un couple qui ne va pas si bien que ça. S'enchaîne une foule de rebondissements. Gilles aurait tenté d'assassiner Lisa, Gilles n'est pas si amnésique que ça, c'est en fait Lisa qui voulait tuer son mari. Le titre de la pièce prend enfin tout son sens. Aucune fausse note chez les comédiens-ne-s, des textes parfaitement exécutés même s'ils avouent en aparté ne pas les connaître deux semaines avant. A noter qu'ils ont dû jouer avec l'espace bien trop grand donné par le bâtiment. Pour aller d'un endroit à l'autre de l'appartement, il fallait beaucoup marcher, parfois trop. Mais les lumières tamisées et les façades vitrées ont révélé le charme que peut avoir le RLC. •

Le livre des brèves amours éternelles, d'Andrei Makine

Les femmes sont le fil rouge de ce livre, qui parle d'une période qui était censée l'être, rouge, et de ce qui est venu après. L'Urss, ses rêves, ses espoirs, ses absurdités, ses déviations et, devant ce décor historique, des vies qui se croisent. L'éveil de la curiosité, le décalage entre l'idéal et l'existence; la naissance du sentiment de révolte et les limites de

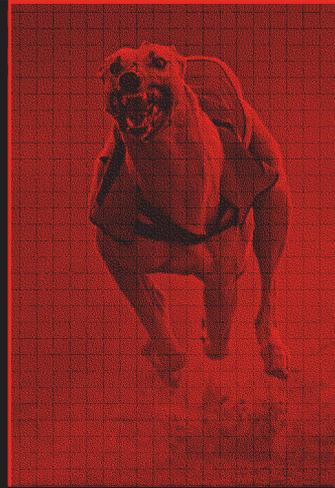


celle-ci lorsqu'elle conduit aux mêmes absurdités que l'objet méprisé. La course à la liberté, en rond, jusqu'à l'enfermement dans un tourbillon dénué de sens. Des «insoumis-e-s» de pacotille aux pièces de musée humaines du pouvoir, nombreuses sont celles et ceux dont les actions semblent avoir pour mobile l'hypocrisie ou la crédulité. Une belle jeune femme, aussi, obligée de suivre les manifestations du régime soviétique et devenue, après l'écroulement du bloc de l'Est, matrone obèse et irascible, portée pour pouvoir bouger. Autant de personnages qui racontent les limites des rêves et l'infinitude des sentiments. •

J.B

E.S

Chien Méchant Méchant



Dans les cagouens de l'Unil...

Spiritualité de Noël oblige, L'auditoire se plonge dans une analyse anthropologique, sociologique et artistique des mœurs et coutumes des étudiant-e-s. Aux toilettes.

Là où le roi va seul, le trône, les WC, les gogues, le petit coin, les cagouens... ou selon le wiktionnaire: «petit espace clos utilisé pour se soulager des déjections corporelles, telles que l'urine, les selles et les vomissements». Les bâtiments du campus recellent une incroyable richesse architecturale à ce niveau.

Inutile de s'étendre et se répandre, vous avez compris ce dont il est question, de «la chose». Certains en parlent d'autres en font, et certains... enfin bref. Nos experts en statistiques à L'auditoire se sont penchés au dessus de la problématique. Ils n'ont cependant pas pu déterminer une statistique globale de l'utilisation estudiantine des lieux d'aisance.

Pour preuve, les différents messages avec coordonnées téléphoniques et descriptions succinctes. Moins cher et plus efficace que les petites annonces à voir.

Plusieurs différences notables ont ainsi

rendu impossible l'élaboration de ces chiffres. Première constatation, les filles vont plus souvent dans ces lieux carrelés et elles y passent plus de temps, ce que l'on ressent bien en observant le troupeau agglutiné à chaque pause. La parade: rater les cours pour être sûre d'y aller quand l'influence est la plus basse, il y a aussi les bons plans et autres petits coins que l'on ne remarque pas forcément et que nos sujets préfèrent garder secret pour garantir leur tranquillité.

En témoignent les oeuvres d'art laissées. Mais une influence contextuelle a été remarquée sur plusieurs sujets: ainsi l'architecture des bâtiments et l'agencement du matériel de soulagement ont un effet direct sur le bien-être nécessaire à l'accomplissement de ces tâches corporelles.

L'Internef dont l'agencement était à l'origine prévu pour pousser à la production pâtit de cette surabondance: nos sujets se sont sentis stressés par les bruits alentours, la chasse capricieuse et les trous dans les parois.

Visiter les toilettes de l'Anthropole équivaut souvent à une partie de Tetris: en effet, l'exiguïté des lieux nécessite une logistique corporelle très développée pour entrer et sortir sans assommer un-e autre utilisateur-trice.

La décoration laisse quant à elle à désirer, bien différente des charmantes latrines du Lausanne Palace, ici pas de poignées en or et de lingettes parfumées pour s'essuyer les mains, mais des fils pendants du plafond et des tuyaux d'aération débouchant on ne sait où (et on ne préfère pas le savoir).

A la Banane nos pauvres sujets se retrouvent perdus dans leur identité sexuelle. Au premier étage, stupeur, les panneaux distinguant les genres sont absents. On ignore s'ils sont tombés ou si un-e militant-e féministe pour la déconstruction des genres a subtilement soustrait les fameuses éti-

quettes. Toujours est-il que le choix est difficile, quelle porte choisir?

Penchons-nous ensuite sur les graffitis et autres affiches qui égayent notre passage en ces lieux très prisés. Souvent cette lecture d'une très haute portée intellectuelle nous permet de trouver le temps moins long et la solitude moins pesante. Les pubs pour tampons écologiques (si, si.), les plaidoyers pour sauver nos amis les petites bêtes et les conversations théologiques ont particulièrement attiré notre attention. Signalons encore le scrabble géant découvert dans les toilettes des femmes de l'Unithèque, une œuvre à inscrire au patrimoine! Le petit coin semble également être un lieu très propice aux conversations téléphoniques, peut-être est-ce dû à la promiscuité avec nos entrailles qui nous pousse à nous interroger sur le fond de nous même ou bien est-ce à cause de l'excellente acoustique du lieu qui permet aux discussions privées de prendre une ampleur quasi universelle.

Et finalement notons le problème le plus ardu qu'ont rencontré nos sujets dans ces endroits charmants, où poser son sac (quand on va poser une pêche)?

Ismael Tall, Cristina Eberhard, Alicia Gaudard, Céline Bricchet, Alice Chau, Brian Favre, Marc Augiey, Emilie Martini, Erwan Le Bec, Oriane Makowka, Chloé Brechbuehl, Grégoire von Blon...

TEAM 149

